

PIERRE SAUREL

Douze suspects pour... un suicide



BeQ

Pierre Saurel

Le Manchot # 31

Douze suspects pour... un suicide

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 436 : version 1.0

Douze suspects pour... un suicide

Édition de référence :
Éditions Québec-Amérique, 1983.

Collection Le Manchot

gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.besaba.com/>

<http://lemanchot.editions-police-journal.besaba.com/>

I

Détective privé

D'un air hésitant, Lucien Bouvier ouvrit la porte vitrée sur laquelle apparaissait le nom de Louis Lafleur, avocat.

L'homme aperçut un bureau, trois fauteuils, une petite table avec des revues et au fond, une porte entrouverte.

Il n'y avait personne dans la première pièce, par contre, Bouvier entendit la voix d'un homme venant du second bureau. Une ombre se dessinait sur le mur et Bouvier toussa pour attirer l'attention, mais sans succès. La voix uniforme continuait son monologue dans l'autre pièce.

Bouvier s'avança en direction de la porte à demi close, puis il frappa, discrètement tout d'abord, avec un peu plus de force par la suite.

– Oui, qu'est-ce que c'est ? répondit enfin l'avocat.

– Maître Lafleur ? demanda Bouvier.

Ce petit homme, d'une quarantaine d'années, était très nerveux et semblait souffrir d'une timidité malade.

Une seconde plus tard, Louis Lafleur parut dans la porte de son bureau. Il aurait pu facilement passer pour un athlète. Grand, les épaules carrées, la figure assez dure, le regard froid, Lafleur savait toujours en imposer à ses clients.

– Monsieur Bouvier, je m'excuse, je ne vous avais pas oublié, vous savez. J'ai un travail fou, s'excusa l'avocat. J'ai un texte important à remettre à ma secrétaire. Il faut qu'elle me le dactylographie cet après-midi. Heureusement, j'achève. Janine est allée dîner et j'ai demandé à mon service téléphonique de s'occuper de mes appels.

Bouvier murmura :

– Vous m'aviez dit d'être ici à midi, mais si

vous préférez...

– Pas du tout. Vous pouvez attendre ? J'en ai à peine pour dix minutes, ensuite, je serai à vous.

– Nous irons voir Riendeau ?

– Oui, nous descendrons tout à l'heure. Je l'ai prévenu, je lui ai dit que je passerais le voir entre midi et une heure, il doit nous attendre.

Lafleur s'excusa encore une fois.

– Assoyez-vous, monsieur Bouvier, prenez une revue, je termine ce travail urgent et, ensuite, je m'occupe de votre cas.

Bouvier s'installa dans un fauteuil pendant que l'avocat retourna à son bureau pour reprendre sa dictée. De l'endroit où il se trouvait, Bouvier apercevait toujours l'ombre de l'homme de droit qui se détachait sur le mur.

« Il faut qu'il m'aide, songea le petit homme, autrement, j'ignore ce que je ferai. »

C'est un peu le hasard qui l'avait fait rencontrer maître Louis Lafleur, un avocat passablement connu.

Bouvier se souvenait de l'appel du détective privé, Hector Riendeau.

– Si vous voulez passer à mon bureau, monsieur Bouvier, j'ai à vous entretenir d'une chose très importante, une affaire délicate.

Bouvier s'était rendu au bureau du détective pour apprendre que son épouse, Huguette, avait retenu les services de l'enquêteur.

– Pourquoi a-t-elle fait ça ? avait demandé l'homme, surpris.

– Allons, ne jouez pas au plus fin avec moi, monsieur Bouvier. Vous semblez très timide, mais vous avez sûrement un charme, disons, caché. Chose certaine, vous plaisez aux femmes, du moins à une certaine femme.

Bouvier avait rapidement compris.

– Ma femme sait...

– Votre femme se doute que vous avez une petite amie. Votre épouse est plus âgée que vous, elle vous adore et vous semblez la négliger. Elle est riche, vous obtenez tout ce que vous désirez, mais voilà, Huguette se sent négligée et elle

n'aime pas que vous travailliez si souvent, le soir... alors, elle m'a demandé de faire une enquête.

Riendeau lui avait fait comprendre qu'il avait percé son secret.

– J'ai même des photos compromettantes pour vous, monsieur Bouvier. Je pourrais les remettre à votre épouse. Mais voyez-vous, je ne suis pas un méchant homme. Je comprends que tout être humain peut avoir des faiblesses. Si je disais la vérité à votre épouse, elle demanderait le divorce, ça ferait deux malheureux, un ménage brisé et vous..., sans argent, que deviendriez-vous ? Vous gagnez un bon salaire, mais vous auriez de la difficulté à joindre les deux bouts, n'est-ce pas ?

Bouvier s'était senti soulagé. Le détective privé allait lui donner une chance unique.

– Il faudra que vous me promettiez de cesser immédiatement de fréquenter cette jeune fille. Son prénom est Nadia, n'est-ce pas ?

Bouvier avait baissé la tête.

– Ce n'est pas tout. Votre épouse m'avait

promis une forte récompense. Mais je ne lui apporterai aucune preuve, au contraire, je vous sauverai. Vous pourrez continuer à vivre auprès de votre riche épouse. C'est un fier service que je vous rends. Ça se paie, n'est-ce pas ? J'ai pensé que je pourrais obtenir de vous une récompense plus élevée que le salaire que j'exige.

Très pâle, Bouvier avait demandé :

– Combien ?

– Pour tout de suite, disons dix mille dollars. Nous pourrions prendre des arrangements. Nous pouvons convenir d'une somme à régler maintenant, le reste du paiement peut s'effectuer par versements, disons tous les deux ou trois mois.

– Dix mille dollars ? Mais voyons, je n'ai pas cet argent...

Riendeau, avec un calme extraordinaire et un sourire malicieux au coin des lèvres, avait répondu :

– Si j'apprends à cette chère Huguette que son petit mari ne la trompe pas, qu'il est vrai qu'il

travaille le soir, qu'il n'a pas de petite amie, elle sera tellement heureuse qu'elle ne refusera pas de vous faire un petit prêt. Après tout, vous n'êtes pas un ange, vous devez avoir des défauts. Il y a des hommes qui aiment le jeu, par exemple, qui font des transactions avec des bookmakers et qui perdent. Votre femme paiera vos dettes, elle sera tellement contente d'apprendre que vous lui êtes fidèle.

Et pendant que les deux hommes causaient, le téléphone avait sonné et Riendeau avait pris l'appel.

Quelques instants plus tard, Bouvier l'avait entendu crier dans l'appareil :

– Non, maître Lafleur, vous ne me faites aucunement peur..., pouvez-vous me dire ça en face?... Aussitôt que j'aurai terminé avec mon client, je monterai vous voir...

Bouvier avait demandé un certain temps à Riendeau pour réfléchir, afin d'amasser les dix mille dollars et ce dernier avait accepté.

Puis, avant de sortir de l'édifice à bureaux, il

avait jeté un coup d'œil sur le tableau indicateur.

« Louis Lafleur, avocat ».

Il avait ensuite téléphoné à l'avocat à deux reprises, lui avait raconté que Riendeau tentait de le faire chanter.

– Je vous attends à mon bureau, à midi, nous irons rendre visite à cet escroc. Ne craignez rien, je saurai le rendre à la raison.

Pendant un certain temps, Bouvier s'était senti tellement pris à la gorge qu'il avait même songé à assassiner le détective privé. Mais il était lâche, jamais il n'en aurait eu le cran.

Il sursauta en entendant sonner le téléphone et faillit échapper la revue qu'il tenait sur ses genoux.

Pour la seconde fois, la sonnerie retentit.

« Pourquoi l'avocat ne répond-il pas ? »

Soudain, Bouvier se souvint que l'homme de loi lui avait dit qu'il avait remis ses appels à son service téléphonique, ne voulant pas être dérangé. D'ailleurs, l'appareil ne sonnait plus.

Bouvier se leva. Il entendait toujours la voix de l'avocat, il voyait son ombre.

« Il a dit dix minutes. J'ai le temps de me rendre au cabinet de toilette. »

Il y avait une salle réservée aux hommes, tout près de la cage de l'ascenseur.

Sans faire de bruit, il sortit dans le corridor, mais avant de se diriger vers l'ascenseur, il songea :

« Riendeau, le salaud ! Il est juste là, dans le bureau en dessous. Si seulement j'avais un peu de courage ! »

*

L'avocat parut dans la porte de son bureau.

– Monsieur Bouvier !

Le petit homme, écrasé dans le grand fauteuil, sursauta.

– Excusez-moi, je vous ai fait peur.

Bouvier bégaya :

– J'étais perdu dans mes rêves.

Ses mains tremblaient. L'avocat avait rarement vu un homme aussi nerveux.

– Allons, soyez calme, monsieur Bouvier. Avant d'aller rendre visite à Riendeau, nous allons causer quelques minutes. Venez vous asseoir.

Il le fit passer dans son bureau.

– Riendeau vous a-t-il rappelé depuis que nous nous sommes parlé ? demanda l'avocat en passant derrière son grand bureau.

– Oui. Il a su que j'avais demandé les dix mille dollars à Huguette.

– Et elle vous a donné l'argent ?

Bouvier mit la main dans la poche intérieure de son veston.

– Oui, j'ai même apporté la somme avec moi.

L'avocat sourit :

– Je vous ai dit que ce ne serait pas nécessaire. Je connais bien Riendeau, c'est une crapule qui

se dit détective privé. J'ai déjà eu quelques démêlés avec lui.

Et maître Lafleur demanda :

– Quand vous lui avez rendu visite à son bureau, vous avez rencontré une secrétaire, je suppose ?

– Non, fit Bouvier surpris. Il était seul.

– Il change assez régulièrement de secrétaire. Il les aime jeunes, jolies, bien tournées. Il n'est même pas nécessaire qu'elle puisse savoir taper à la machine à écrire ou répondre au téléphone. Vous comprenez ce que je veux dire ? Il paie des filles pour lui faire l'amour, c'est aussi simple que ça. Je sais ce qui se passe dans ce bureau et je ne suis pas le seul. Je connais Yvonne, l'épouse de Riendeau. Il sait que je pourrais lui dire toute la vérité.

Mais Bouvier murmura :

– Il s'en fout probablement.

– C'est possible, mais il y a une autre chose que vous ignorez ! Riendeau n'en a que pour quelques mois à vivre. Il est atteint d'un cancer.

Bouvier n'en croyait pas ses oreilles.

– C'est vrai ?

– Oui. Son épouse m'a appris la vérité. Elle le savait depuis environ un an. C'est par mon entremise qu'elle a demandé à son mari de prendre des assurances sur la vie.

Cette fois, Bouvier hésita avant de demander à l'avocat ?

– Était-ce bien honnête, maître ?

Lafleur éclata de rire.

– Ces scrupules vous honorent, mon cher client. Cette compagnie ne demandait aucun examen médical. Enfin, quand Riendeau s'est assuré, Yvonne savait qu'il était malade, qu'il avait vu le médecin, que ce dernier avait parlé de la possibilité d'un cancer, mais rien n'était moins sûr.

Le petit homme était confus.

– Excusez-moi d'avoir posé cette question, je n'aurais pas dû.

– Mais non, vous avez bien fait. Riendeau

ignorait tout de son état. Nous lui avons fortement conseillé de s'assurer et il était d'accord.

L'avocat ramena la conversation sur l'affaire Bouvier.

– Donc, dans quelques semaines, peut-être, vous n'aurez plus rien à craindre de ce faux enquêteur privé. S'il refuse d'entendre raison, s'il vous menace de scandale, vous avez le dix mille dollars, vous êtes prêt à le verser. On le fera taire pour moins que ça, j'en suis certain. Il me craint. Il sait que je suis au courant de beaucoup de choses.

Maître Lafleur jeta un coup d'œil sur sa montre.

– Allons-y, il est presque une heure. Il doit commencer à s'impatienter. C'est un vieux truc du métier, que vous ignorez peut-être, rendre un témoin nerveux est une excellente stratégie.

Lafleur laissa sortir Bouvier le premier. Il ferma la porte de son bureau à clef.

– Mademoiselle Tanguay, ma secrétaire, ne

reviendra peut-être pas avant une heure trente. J'ai eu le malheur de lui dire de prendre son temps pour dîner. Ordinairement, elle a une heure...

Les deux hommes ne prirent pas l'ascenseur. Ils n'avaient qu'un étage à descendre.

Le bureau de Riendeau était situé tout au bout du corridor. Le détective privé ne possédait que deux minuscules pièces, probablement le plus petit bureau de l'édifice.

Quand Bouvier était allé lui rendre visite, tout était tellement en désordre que le détective avait dû jeter, sur le plancher, une pile de livres et de revues qui embarrassaient le seul fauteuil réservé aux visiteurs.

La porte du bureau du détective était entrouverte, mais l'avocat frappa.

Personne ne répondit et Lafleur demanda d'une voix forte :

– Vous êtes là, Riendeau ?

Aucune réponse. L'avocat n'était sûrement pas l'homme le plus patient de la terre. Il poussa

la porte et resta figé sur le seuil.

Bouvier avança la tête pour regarder dans le bureau.

Hector Riendeau était étendu au sol. Il y avait du sang autour de lui.

– N’avancez pas, ne touchez à rien.

– Mais... mais, que s’est-il passé ?

L’avocat montra un objet qui se trouvait sur le tapis, mais tout près de la porte, à une assez bonne distance de Riendeau.

– C’est... un revolver ?

– Oui, muni d’un silencieux.

– Je me souviens, fit Bouvier... quand j’ai rendu visite à Riendeau, cette arme était sur son bureau.

– Il la laissait toujours là pour impressionner ses visiteurs.

– Est-il... mort ?

Lafleur hésita. Oui, Riendeau pouvait toujours être vivant et, dans ce cas, il fallait lui porter secours immédiatement.

L'avocat s'avança donc jusqu'au bureau et toucha au corps du détective.

– Non, il ne respire plus. Vous allez être obligé de rester ici, monsieur Bouvier. La police devra vous interroger. Vous leur direz que je suis entré pour vérifier l'état de la victime.

Le petit homme n'en pouvait plus...

– Y a-t-il une salle de bains à l'étage ? J'ai mal au cœur...

– Oui, près de l'ascenseur...

Rapidement, il courut s'enfermer dans la petite pièce. Lafleur lui cria :

– Vous n'avez rien à craindre. Si on tente de vous accuser, votre visite à mon bureau vous servira d'alibi.

Mais déjà, Bouvier ne l'entendait plus. Une porte d'un bureau voisin s'ouvrit et une femme parut.

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Je suis maître Lafleur, j'ai mon bureau à l'étage au-dessus. Voulez-vous prévenir la police

immédiatement.

– La police ? Mais pourquoi ?

– Vous n’avez rien entendu ?

– Mais non.

– Hector Riendeau a été tué. Surtout, n’ébruitez pas la nouvelle.

La jeune fille retourna rapidement à l’intérieur de son bureau pendant que l’avocat continuait de monter la garde devant l’appartement où s’était déroulé le drame.

II

Et si c'était un suicide ?

La très jolie et statuesque blonde, Candine « Candy » Varin, détestait les fonctions de téléphoniste et de préposée à la réception des clients de l'agence de détectives privés « Le Manchot ». Elle préférait de beaucoup son travail d'enquêtrice.

Mais son patron, Robert Dumont, lui avait demandé de remplacer la jolie Yamata pour la journée.

– Je lui ai donné congé car elle emménage dans un nouvel appartement avec une autre personne afin de partager le prix du loyer, lui avait dit le Manchot.

– Ne me dites pas qu'elle s'est déjà trouvé un autre amant ?

Yamata était l'amie de Michel Beaulac, le premier auxiliaire du Manchot. Mais le couple, après s'être querellé, vivait séparé depuis quelques semaines.

Pourtant, Yamata aimait toujours Michel. Et lorsque ce dernier, pour les besoins d'une enquête, avait dû passer quelques jours derrière les murs du pénitencier de l'île Déserte, elle s'était tellement inquiétée de son sort qu'elle avait failli compromettre la mission du jeune détective privé.

– C'est avec maman qu'elle ira demeurer, déclara le détective.

Depuis plus d'un mois, Corinne Dumont-Spalding, devenue veuve pour la seconde fois, était venue habiter chez son fils. Mais elle ne se sentait pas à l'aise, elle savait qu'elle perturbait la vie intime de Robert.

Quand Michel et Yamata s'étaient séparés, Corinne avait dit à son fils :

– Tu ne veux pas que je me mêle des enquêtes à ton bureau, même si je t'ai prouvé que je

pouvais réussir comme femme-détective. Très bien, je vais t'obéir. Mais moi, mon garçon, j'ai l'expérience de la vie. Les affaires de cœur, c'est un peu ma spécialité. Je vais causer avec Yamata et avec Michel. Ces deux-là sont faits pour vivre ensemble.

Le Manchot avait compris qu'il était inutile pour lui de protester. Et voilà que sa mère venait de lui apprendre qu'elle et Yamata avaient loué un appartement de quatre pièces et demie.

– Si elle réintègre tout de suite sa place auprès de Michel, avait dit Corinne, ça ne durera pas. S'ils sont séparés, le grand Beaulac recouvrera probablement la raison et décidera de l'épouser, c'est tout ce que désire Yamata.

Cette journée-là, les deux femmes devaient emménager dans leur nouvel appartement.

Candy vit entrer un client. Il se dirigea automatiquement vers la réception, s'arrêta, admirant longuement les lignes superbes de la jolie réceptionniste, puis demanda :

– Y a-t-il possibilité de voir monsieur

Dumont, mademoiselle ?

– Vous avez rendez-vous ?

– Non, mais c'est important. Je représente la compagnie d'assurances « l'Avenir ». Nous voulons retenir ses services pour une enquête.

Candy consulta l'agenda du Manchot.

– Il est libre aux environs de onze heures, à moins qu'il ait un rendez-vous à l'extérieur. Je vais le lui demander.

Il était dix heures, le Manchot avait un client dans son bureau et il en attendait un autre à dix heures trente.

– Si le représentant de cette compagnie peut patienter quelques minutes, je le recevrai vers dix heures quinze. Une dizaine de minutes lui suffisent-elles ?

Candy posa la question à l'homme.

– Oh oui, quelques minutes, seulement.

– Votre nom ?

– Paul Tremblay.

Candy fit asseoir le visiteur dans l'un des

fauteuils de l'entrée, un vestibule qui servait de salle d'attente.

Tremblay prit une revue sur une table qui se trouvait au centre, mais il n'avait pas du tout l'intention de lire.

Candy, qui était en train de faire du classement, devait souvent se lever pour consulter certains dossiers. Tremblay ne la quittait pas des yeux. Lorsqu'elle revint à sa table de travail, le jeune représentant se leva.

– Je m'excuse, mademoiselle.

Candy leva les yeux :

– Oui, que puis-je faire pour vous ?

– Vous allez sans doute dire que c'est de la déformation professionnelle, mais je suis persuadé que vous n'avez pas toutes les assurances dont vous avez besoin.

– Je possède une assurance-vie et ici, au bureau, notre patron nous assure contre tous les risques.

Mais Tremblay revint à la charge.

– Je ne parle pas seulement d’assurance-vie, mademoiselle. Notre maison peut vous suggérer d’excellents placements, nous avons les fonds de retraite... et toutes sortes de petits trucs pour vous éviter des impôts.

Puis, prenant son courage à deux mains, il ajouta :

– Nous pourrions en discuter, comme des amis, en prenant un repas et un verre ensemble. Et si vous refusez d’en parler, nous causerions d’autre chose.

Candy regarda le jeune homme. C’était un beau garçon qui devait avoir presque trente ans.

– Je vous invite, mais vous avez peut-être un mari ou un fiancé et...

– Je suis entièrement libre, monsieur Tremblay. Aujourd’hui, je remplace la réceptionniste, mais en réalité, j’enquête pour l’Agence. Dans ce métier, les risques sont nombreux et, tant que je serai une femme-détective, je n’ai pas du tout l’intention de m’attacher à un homme.

La sonnerie mit fin à la conversation. Le Manchot était prêt à recevoir Tremblay sitôt le visiteur sorti de son bureau.

– Je vous reverrai tantôt, fit Tremblay à l'adresse de la jolie Candy.

Il entra dans le bureau du Manchot.

– Que puis-je faire pour vous, monsieur Tremblay ? demanda le détective.

– Hier midi, un client de notre compagnie a été assassiné, à Ville de Laval. Il y a quelques mois, il avait souscrit une assurance-vie. Madame Riendeau touchera une somme de cent mille dollars. Évidemment, il y avait la clause « suicide ». Si Riendeau se suicidait au cours de la première année, avant l'expiration des premiers 365 jours, nous n'aurions pas à payer. Or, il est possible que ce soit un suicide.

Le Manchot était tout surpris.

– Pourtant, la police de Laval a dû mener une enquête ?

– Oui, l'enquête est commencée, elle est dirigée par le sergent-détective Pascal.

Le Manchot avait rencontré l'homme à quelques reprises.

– Le détective Pascal est persuadé qu'il s'agit d'un meurtre.

Robert Dumont demanda alors :

– Qu'est-ce qui vous fait croire à la possibilité d'un suicide ?

– Quelques semaines seulement après avoir souscrit son assurance, nous avons appris que notre client, Riendeau, était atteint d'un cancer.

Dumont demanda soudain :

– S'agit-il du meurtre d'Hector Riendeau, le détective privé ?

– Exactement, vous le connaissez ?

– Hélas, un détective privé qui a toujours déshonoré la profession, un homme malhonnête. Plusieurs fois, on a essayé de lui soutirer son permis mais, immanquablement, il parvenait à le conserver.

– Donc, vous dites que Riendeau avait un cancer ? reprit le détective après une pause.

– Oui, quand il a demandé une assurance, il se disait fatigué, c’est sûr. Nous avons fait un examen sommaire, nous avons accepté sa requête. Mais, depuis quelques semaines, Riendeau, qui refusait d’être hospitalisé, endurait le martyre. Il se bourrait de drogue, c’était sa seule façon de tenir le coup. Il y a à peine un mois, cet homme avait toujours une jolie secrétaire à son emploi, c’était plus une maîtresse qu’une employée. Eh bien, à cause de sa maladie, il avait changé ses habitudes, il ne pouvait plus mener la même vie. Donc, Riendeau prend une forte assurance, il souffre beaucoup, il sait que, s’il se tue et laisse croire au meurtre, son épouse touchera la prime. C’est le genre d’homme capable de préparer une telle machination.

Le Manchot avait lu l’article concernant ce meurtre, dans le journal du matin.

– Riendeau aurait été tué par une balle, tirée avec son propre revolver ?

– Exact, un revolver muni d’un dispositif silencieux. Il le plaçait toujours bien en vue sur son bureau.

– Et ce revolver se trouvait près de la porte, n'est-ce pas ? À quelques pieds de distance de la victime ?

Tremblay approuva, mais il ajouta aussitôt :

– Riendeau a très bien pu se tirer à bout de bras puis lancer le revolver le plus loin possible.

Il expliqua que, selon le détective Pascal, une personne qui se suicide laisse toujours une note. De plus, sur son agenda, Riendeau avait un rendez-vous avec l'avocat Lafleur. Une personne qui se suicide ne prend pas un rendez-vous pour la même heure. Enfin, Riendeau avait plusieurs ennemis.

– Ça, je n'en doute pas. Savez-vous si on a relevé des empreintes digitales ?

– Oui, et sur l'arme, on n'a trouvé que celles de la main droite de Riendeau. Mais, comme le dit le détective Pascal, l'assassin pouvait porter des gants.

Le Manchot réfléchissait.

– Donc, si je comprends bien, vous voulez que je prouve qu'il s'agit d'un suicide ?

– Pas nécessairement, nous voulons que la vérité éclate. Si c'est un suicide, tant mieux pour notre compagnie. Il se peut que c'en soit un, même si la police n'envisage pas du tout cette possibilité.

– Maintenant, s'il s'agit d'un meurtre, dois-je continuer l'enquête ? Vous connaissez le montant de nos honoraires ?

– Une fois l'enquête commencée, monsieur Dumont, vous devrez aller jusqu'au bout et aider la justice. Cependant, nous pourrions nous servir de votre nom comme véhicule publicitaire. Notre compagnie d'assurances ne néglige rien.

– Vous êtes autorisé à retenir mes services ?

– On m'a demandé de vous parler de l'affaire. Comme à l'ordinaire, si vous acceptez, vous n'aurez qu'à passer à nos bureaux pour signer l'entente. Le contrat sera prêt.

Le Manchot avait bien quelques enquêtes en cours, mais rien de très urgent et par-dessus tout, il adorait les causes de meurtre.

– Je passerai à vos bureaux dès cet après-midi.

Nous pouvons tout de suite conclure que je suis engagé. Je prendrai rendez-vous avec le sergent-déetective Pascal. Ensuite, je vous ferai mon rapport.

– Entendu, monsieur Dumont.

– Je veux que la vérité éclate dans cette affaire car Riendeau a beaucoup nui à notre profession. Le public doit apprendre que tous les détectives privés ne sont pas du même acabit.

Tremblay serra la main du détective et ajouta en lançant un clin d’œil :

– Je vous félicite, monsieur Dumont, vous avez une fort jolie secrétaire.

Le Manchot sourit.

– Candy travaille ordinairement sur des enquêtes. J’avoue qu’elle ne passe jamais inaperçue. Au plaisir de vous revoir, monsieur Tremblay.

Le Manchot sortit de son bureau en même temps que son client. Tremblay hésita. Il aurait bien voulu dire un mot à Candy, mais la présence du Manchot l’importunait.

– Oh, monsieur Tremblay ?

– Oui, mademoiselle ?

Candy s’avança, toute souriante.

– Vous m’avez demandé de vous remettre une de nos cartes d’affaires, n’est-ce pas ?

Elle en tendit une au jeune homme.

– Je vous remercie, mademoiselle. Au revoir, monsieur Dumont.

Hors du bureau, Tremblay jeta un coup d’œil sur la petite carte.

C’était bien une carte au nom de l’agence de détectives privés Robert Dumont, mais dans le coin, à droite, on pouvait y lire le nom de Candine Varin, investigatrice.

En dessous de son nom Candy avait écrit « verso ». À l’arrière de la carte, il lut :

« Vous pouvez me téléphoner à mon appartement après six heures, le soir, ou encore, au bureau, durant l’avant-midi. J’accepte votre invitation pour... discuter assurances et j’attends votre appel. »

Le jeune homme glissa la carte dans sa poche et descendit l'escalier en courant.

– Quelle fille ! Il faudra que je la conduise dans une discothèque où se tiennent les amis. Ça va sûrement les impressionner !

*

Le sergent-détective Pascal parut ennuyé.

– Je comprends la compagnie d'assurances, Dumont, mais qu'elle nous laisse donc faire notre travail. Il s'agit d'un meurtre. On veut nous imposer le suicide, mais ça n'a aucun sens.

– Pourquoi ? Riendeau n'avait-il pas pris une forte assurance ? Ne souffrait-il pas énormément ? N'a-t-il pas été tué avec son propre revolver ? Sur l'arme, a-t-on trouvé d'autres empreintes digitales que les siennes ?

– Non, évidemment, mais l'assassin pouvait porter des gants.

L'assassin, s'il avait essuyé l'arme, aurait

effacé les empreintes de Riendeau.

Mais Pascal répliqua :

– Allons, Dumont, ce ne serait pas la première fois que vous verriez un assassin, essuyer ses empreintes sur l'arme du crime, puis appliquer celles de sa victime.

Le Manchot approuva.

– Bon, supposons que ce soit un meurtre.

– C'est un meurtre !

– Si vous voulez. L'assassin tire sur Riendeau, il essuie ensuite le revolver puis le place dans la main de la victime pour y imprimer les empreintes. C'est ce que vous dites ?

– Oui, ce ne serait pas la première fois...

Le Manchot conservait un sourire narquois :

– Dans toute ma carrière, ce serait la première fois, cependant, qu'un assassin enlèverait le revolver des mains de sa victime et irait le déposer hors de sa portée.

Les deux hommes restèrent un moment sans parler.

Ce fut le sergent-déetective qui, enfin, rompit le silence :

– Je vous en prie, ne compliquez pas la situation. L'homme qui a rendu visite à Riendeau voulait le tuer, il savait qu'il avait toujours un revolver sur son bureau. Il s'est muni d'un gant, a abattu Riendeau puis, avant de sortir, il a laissé tomber l'arme, c'est aussi simple que ça. Et les suspects sont nombreux, nous n'en manquons pas, loin de là.

– Je n'en doute aucunement.

Pascal avoua :

– Si vous prouviez qu'il s'agit d'un suicide, Dumont, l'enquête pour nous, serait beaucoup plus simple. Autrement, elle va s'avérer fort longue.

– Vous m'avez parlé de nombreux suspects, puis-je avoir quelques détails ?

– Il y en a un que je vais retenir comme témoin important.

– Qui ?

– Lucien Bouvier. Il croyait avoir un alibi parfait, mais il a été vu, à l’heure même du crime, dans l’escalier menant à l’étage du bureau de Riendeau.

III

La main du mort

Le Manchot avait été invité à demeurer au quartier général de la police de Laval.

– Bouvier ne devrait pas tarder, je l'ai convoqué. Hier, nous l'avons interrogé en même temps que l'avocat Lafleur.

– Qu'est-ce que ce dernier vient faire dans l'affaire ?

– Il représentait Bouvier. Riendeau, vous le savez sans doute, était un maître chanteur. Il voulait arracher une forte somme à Bouvier.

Le sergent-détective Pascal raconta ce qu'il savait de l'histoire de Lucien Bouvier.

– Pendant plusieurs minutes, le suspect est demeuré seul dans la salle d'attente de maître Lafleur. Il a cependant avoué être sorti du bureau

pour aller au cabinet de toilette, situé tout près de la cage d'ascenseur, disant avoir été absent deux ou trois minutes tout au plus.

Le Manchot demanda :

– Je suppose que Lafleur l'a vu sortir du bureau ?

– Non, il l'ignorait, il était occupé à dicter une lettre sur un magnétophone. Ce n'est que ce matin qu'une jeune fille a dit avoir croisé un petit homme dans l'escalier menant du quatrième au cinquième étage. Nous lui avons montré une photo de Bouvier et elle l'a reconnu.

– A-t-il pu expliquer ce qu'il faisait à cet endroit ?

– Je ne l'ai pas encore interrogé, c'est justement pour ce faire que j'ai demandé à deux de mes hommes d'aller le chercher. S'il refuse de les suivre, ils ont un mandat.

En effet, deux policiers s'étaient présentés au bureau où travaillait Lucien Bouvier.

– Le sergent-détective Pascal aurait quelques questions à vous poser. Alors, si vous voulez bien

nous accompagner au poste, dit un des policiers.

Bouvier répliqua assez sèchement :

– Je regrette, mais actuellement, messieurs, je suis à mon travail. Hier, j’ai répondu à toutes les questions de votre sergent. Dites-lui que, s’il désire me parler, je serai chez moi aux environs de cinq heures trente.

– Je regrette, mais nous avons ordre de vous conduire au poste.

Le petit homme se rebiffa :

– On n’a pas le droit de me traiter de cette façon. Je ne suis pas un criminel.

Il élevait la voix, attirant l’attention de ses compagnons de travail.

– Monsieur Bouvier, nous aurions aimé que tout se passe sans attirer l’attention. Mais, puisque vous refusez de nous écouter... nous avons un mandat d’amener contre vous.

Bouvier bondit.

– C’est un complot ; je suis innocent.

– Vous êtes un témoin très important et, à ce

titre, le sergent-déetective Pascal a le droit de vous garder à vue.

Le petit homme se calma, voulant éviter le scandale.

– J’ai le droit de téléphoner à mon avocat ?

– Vous pourrez le faire au poste.

Mais il insista :

– Je désire le faire avant de quitter mon bureau.

Les deux policiers se concertèrent puis, celui qui avait pris l’affaire en charge permit à Bouvier de placer un appel. Mais il resta debout, devant lui.

– Vous pouvez écouter si vous le voulez, ricana le petit homme. Ça ne me dérange aucunement.

Lorsque la communication téléphonique fut établie, il demanda :

– Maître Lafleur est-il là ?... Il faut que je lui parle tout de suite, mademoiselle. Dites-lui mon nom... Lucien Bouvier... très bien, j’attends.

Au bout de quelques instants, il reprit :

– Non, ça va mal... les policiers sont ici et ils ont un mandat contre moi... Non, je n'en sais pas plus long... témoin important, à ce qu'il paraît.

Il demanda à un des policiers :

– Où va-t-on me conduire ?

– Au centre de la police, à Ville de Laval.

Il transmit l'information à l'avocat Lafleur.

– Entendu, maître, je vous attendrai... oui, oui, j'ai compris... aucune réponse. Merci.

Bouvier raccrocha et se leva.

– Messieurs, je suis à vous. Puis-je prendre ma voiture ? Lorsque l'interrogatoire sera terminé, je dois revenir ici et...

– Nous vous ramènerons, monsieur Bouvier.

– Comme vous voudrez. Avant de quitter le bureau, Bouvier prévint sa secrétaire qu'il allait être absent une partie de l'après-midi.

– Les policiers veulent me poser d'autres questions concernant le drame d'hier. Ne vous inquiétez de rien. De toute façon, si je ne puis

revenir cet après-midi, je vous téléphonerai.

Sitôt arrivé au poste de police de Ville de Laval, on le mena à l'escouade des homicides et on le fit entrer dans le bureau du sergent-détective Pascal.

– Monsieur Bouvier, dit le policier, je vous présente Robert Dumont, détective privé. Il agit comme enquêteur pour la compagnie d'assurances « l'Avenir ».

Bouvier serra la main de Dumont, puis se tournant vers le sergent, il déclara aussitôt :

– Je vous préviens, je ne répondrai à aucune question, hors de la présence de mon avocat, maître Lafleur.

– Comme vous voudrez, nous allons le convoquer.

– Inutile, c'est déjà fait. Je lui ai téléphoné de mon bureau. Il ne devrait pas tarder. Je tiens à protester, vous m'avez traité comme un criminel et...

– Monsieur Bouvier, répondit calmement le sergent, j'ai envoyé deux hommes vous chercher.

J'ai d'autres questions importantes à vous poser. Ça ne pouvait attendre. Des faits nouveaux sont survenus.

– Quels faits nouveaux ? demanda nerveusement le petit homme.

– Vous feriez beaucoup mieux de vous asseoir, et d'attendre patiemment la présence de votre avocat, puisque vous refuseriez, de toute façon, de répondre aux questions que je vous poserais.

Le Manchot se tourna vers l'homme qui venait de prendre place dans le fauteuil, juste à côté du sien.

– Si vous me permettez un conseil, monsieur Bouvier, au tout début d'une enquête, vous faites beaucoup mieux de coopérer avec les policiers, autrement, vous vous attirez des ennuis. L'attitude que vous avez adoptée vous rend suspect.

Bouvier jeta un coup d'œil sur sa montre.

– Pourquoi maître Lafleur n'arrive-t-il pas ? Son bureau n'est pourtant pas si loin. Vous avez

l'intention de m'arrêter ?

Le sergent Pascal sourit :

– Nous discuterons de tout ça lorsque votre avocat sera ici, monsieur Bouvier. En attendant, passeriez-vous dans le bureau voisin ? J'ai à causer avec monsieur Dumont...

Bouvier regrettait d'avoir pris cette attitude. Maintenant, il était persuadé que les policiers ne lui donneraient aucune chance.

Il se leva. Pascal alla ouvrir la porte du bureau attendant où il laissa entrer le témoin.

– Qu'en pensez-vous, monsieur Dumont ? N'a-t-il pas l'attitude d'un homme qui a quelque chose à se reprocher ? fit le sergent en retournant à son bureau.

Le Manchot demanda simplement :

– Que savez-vous au juste sur lui ?

– Très peu de choses. Ce que je vous ai dit tantôt, pas beaucoup plus.

– Ce ne semble pas être le type capable de commettre un meurtre.

– Allons, il ne faut jamais se fier aux apparences, vous le savez comme moi. Un homme comme Landru, coupable de plusieurs meurtres, avait l’air bien innocent.

On annonça enfin l’arrivée de maître Lafleur. Lorsque l’avocat parut, il demanda, surpris :

– Mon client n’est pas là ? Pourtant, on m’a dit...

– Il est dans l’autre pièce, il vous attendait. Il a refusé de répondre aux questions que je voulais lui poser, pourtant, elles ne sont pas du tout incriminantes.

– Pourquoi l’avoir fait arrêter, dans ce cas ?

– Vous allez comprendre dans un instant, maître. Tout d’abord, laissez-moi vous présenter le détective privé Robert Dumont, il représente la compagnie d’assurances « l’Avenir ».

– Enchanté, j’ai beaucoup entendu parler de vous. Je croyais qu’une compagnie comme « l’Avenir » avait ses propres enquêteurs.

– Probablement. Mais dans des cas spéciaux, il leur arrive de faire appel à nos services, répondit

le Manchot.

L'avocat demanda aussitôt :

– Qu'entendez-vous par cas spéciaux ?

Ce fut le sergent Pascal qui répondit.

– La compagnie d'assurances aimerait bien qu'il s'agisse d'un suicide, ça leur épargnerait un cent mille dollars.

Lafleur répliqua :

– C'est idiot. Riendeau ne peut s'être suicidé, le revolver était trop loin de lui. C'est un meurtre, il ne faut pas en douter, monsieur Dumont.

– C'est ce que je tente de lui expliquer depuis un bon moment, conclut le sergent.

Pascal fit entrer Lucien Bouvier. Ce dernier parut soulagé en apercevant maître Lafleur.

Bouvier retourna au même fauteuil qu'il avait occupé un peu plus tôt, pendant que son avocat restait debout près de lui. Pascal, à son bureau, fouilla dans son dossier et en sortit une grande feuille dactylographiée.

– Je vous demanderais d'écouter

attentivement, monsieur Bouvier. C'est la déposition que vous avez signée hier. Vous me direz, ensuite, si vous voulez y ajouter quelque chose.

Pascal commença la lecture. Au début, Bouvier disait s'être présenté au bureau de maître Lafleur afin qu'il l'accompagne chez le détective Riendeau qui lui réclamait une somme de dix mille dollars.

– Je suis entré, lut le sergent, car l'avocat était dans l'autre bureau et ne répondait pas. Maître Lafleur m'expliqua qu'il avait un travail urgent, qu'il devait continuer à dicter une lettre sur son dictaphone, que ce ne serait pas très long, que je devais attendre. Je me suis assis dans un fauteuil. J'ai pris une revue, mais je ne pouvais lire, je me sentais nerveux. Soudain, le téléphone a sonné et ce n'est qu'au second coup que je me suis souvenu que maître Lafleur m'avait dit que c'était son service téléphonique qui prenait les appels. D'ailleurs, ça n'a sonné que deux fois. J'entendais la voix de maître Lafleur dans l'autre bureau. Moi, quand je suis nerveux, je vais

souvent à la salle de toilette. Je me suis souvenu qu'il y en avait une près de l'ascenseur. J'ai pensé que j'avais le temps. Je suis donc sorti, me suis rendu, au cabinet de toilette, suis revenu au bureau où maître Lafleur continuait sa dictée.

Pascal déposa la feuille sur son bureau.

– Par la suite, vous racontez que Riendeau avait été engagé par votre femme, qu'il vous avait proposé un marché... le reste de la déposition n'a pas beaucoup d'importance. Je vous ai lu le début, monsieur Bouvier, jusqu'à votre retour dans le bureau de maître Lafleur.

– Exact.

– Avez-vous quelque chose à ajouter ?

Bouvier voulut répondre, mais Lafleur le prit à part. Le Manchot l'entendit demander à voix basse :

– Vous n'avez rien oublié ?

– Mais non, du moins, je ne crois pas.

L'avocat demanda au sergent :

– Où voulez-vous en venir ?

– Je demande simplement à monsieur Bouvier s’il a bien dit toute la vérité, s’il n’a rien à changer à sa déposition. Refusez-vous toujours de répondre ?

L’avocat fit un petit signe à son client.

– Je n’ai rien à changer à la déposition, dit Bouvier, je n’ai dit que l’exacte vérité.

Pascal se leva et se pencha en avant en appuyant les deux mains sur son bureau.

– Pourquoi mentez-vous ?

– Mais... je... je ne mens pas.

– Une jeune secrétaire vous a vu et vous a positivement identifié. Vous descendiez l’escalier qui mène au bureau de Riendeau.

Lafleur bondit :

– Qu’est-ce que vous dites ?

Il se tourna vers Bouvier. Ce dernier était d’une pâleur cadavérique. Le Manchot crut qu’il allait perdre connaissance.

– C’est le temps de vous expliquer, Bouvier, fit brusquement l’avocat. Moi, je suis bien prêt à

vous représenter, mais je déteste les clients qui ne me disent pas la vérité.

Pascal questionna aussitôt.

– Êtes-vous, oui ou non, descendu au bureau de Riendeau ?

– Non.

– Alors vous affirmez que cette secrétaire a menti ?

Bouvier murmura d'une voix faible :

– Elle dit la vérité. Oui, je me souviens de l'avoir croisée. Maintenant, je me rappelle.

– Donc, vous êtes allé rendre visite à Riendeau ? demanda le sergent.

– Non, non. Je suis sorti du bureau de maître Lafleur. Je songeais à Riendeau, c'est vrai. J'étais excessivement nerveux. Je me demandais s'il allait m'attendre. Je me suis dit que, si j'allais jeter un coup d'œil, personne ne le saurait. J'ai ouvert la porte de l'escalier, j'ai descendu quelques marches, puis me suis arrêté en entendant des pas. Une jeune fille montait, elle est passée rapidement près de moi... et c'est là

que j'ai décidé de remonter. Je me suis rendu à la toilette, puis je suis retourné au bureau de maître Lafleur.

Pascal ne lui donna aucune chance.

– Maître Lafleur ne vous a pas vu entrer, il ne vous a pas entendu, il était occupé. Vous êtes descendu au bureau de Riendeau. Il était là. Sa porte était ouverte. Vous êtes entré, vous vous êtes emparé du revolver qu'il y avait sur son bureau. Il s'est levé et vous l'avez tué. Ensuite, vous avez rapidement essuyé le revolver, probablement avec votre mouchoir, vous avez mis le revolver dans la main de Riendeau pour y imprimer ses empreintes, puis avez laissé tomber l'arme. Vous deviez être nerveux, vous avez dû, sans vous en rendre compte, pousser le revolver avec votre pied, c'est la seule explication valable. Vous êtes ensuite remonté au bureau de maître Lafleur en sachant qu'il affirmerait que vous n'aviez pas quitté son bureau.

Bouvier était incapable de dire un mot. Soudain, le Manchot le vit glisser de son fauteuil et se précipita vers lui.

– Aidez-moi, il se trouve mal.

Le sergent sortit rapidement de la pièce, pendant que l’avocat et le Manchot s’occupaient de l’homme qui venait de perdre connaissance. Pascal revint avec une serviette humide qu’il appliqua sur le front de Bouvier.

En ouvrant les yeux, l’homme murmura :

– Je suis innocent, je n’ai pas tué.

Il repoussa la serviette du revers de la main et se leva, faisant face au sergent :

– Vous êtes un monstre ! Vous cherchez un coupable et vous ne savez quoi inventer. Je vous ai dit que je n’étais pas allé au bureau de Riendeau, je ne l’ai pas vu. J’ignorais s’il nous attendait ou non. Oui, j’ai menti, je n’ai pas voulu parler du court séjour dans l’escalier, oui, j’ai déjà songé à tuer Riendeau...

L’avocat le coupa :

– Vous parlez beaucoup trop, Bouvier. Vous avez l’intention de garder mon client, sergent ?

Pascal hésita. Il jeta un coup d’œil au Manchot et ce dernier fit un signe négatif de la tête. Le

sergent déclara alors :

– Je vais vous laisser aller, Bouvier, mais vous devrez demeurer à la disposition de la justice. Je vous ferai arrêter immédiatement si vous essayez de quitter le pays.

– Ne craignez rien, je ne m'éloignerai pas. Puis-je partir ?

– Attendez, fit l'avocat, nous nous en irons ensemble, il faut que je vous parle. J'aimerais également m'entretenir avec vous, monsieur Dumont. J'ai changé d'avis, à bien y penser, je crois que Riendeau s'est suicidé.

Le sergent éclata d'un rire moqueur.

– Oh non, pas un autre qui va nous montrer comment diriger l'enquête.

– L'affaire est maintenant claire pour moi. Riendeau était un homme qui en avait assez de vivre. Pourquoi a-t-il lancé le revolver au loin ? Simplement pour embêter tous ceux qui lui en voulaient, moi le premier. Il a voulu faire croire au meurtre.

– Tiens, tiens, vous aussi, vous lui en vouliez,

maître, vous n'avez pas parlé de ça, hier ? fit Pascal.

– J'ai eu à plaider dans des causes où Riendeau est venu témoigner. Cet homme était capable de se parjurer si cela le payait. Comme détective privé, vous savez ce qu'il faisait quand il dirigeait une enquête ? Il fabriquait de fausses preuves, il achetait des témoins.

Tout ce que Lafleur disait était vrai. Le Manchot et le sergent connaissaient Riendeau de réputation.

– Avouez, fit le sergent que la version que j'ai racontée tout à l'heure pouvait être exacte ! Il a pu être tué.

– Oui, si vous admettez que l'assassin savait qu'il était seul à son bureau, que le revolver était là et que cet homme fut assez idiot pour pousser, sans s'en rendre compte, l'arme avec son pied. Allons donc, sergent, si vous apportez cette version de l'affaire devant le coroner, à l'enquête, on se moquera de vous. Moi, j'ai l'impression que les policiers de Ville de Laval manquent de travail et un suicide serait une conclusion logique

mais qui mettrait fin brusquement à l'enquête. Nous verrons ce qui se passera devant le coroner. Vous venez, monsieur Dumont ?

– Oui, je vous accompagne.

Le sergent prévint Bouvier :

– Nous serons dans l'obligation de poser certaines questions à votre épouse. Probable que toute la vérité éclatera tôt ou tard.

– Vous voulez dire que...

– Si nous pouvons taire ce que Riendeau a découvert sur votre conduite, nous le ferons, mais je tenais quand même à vous prévenir. Nous avons un devoir à remplir.

Lafleur demanda alors :

– Je suppose que vous avez également l'intention de questionner Yvonne Riendeau ?

– C'est évident.

– Sachez tout de suite que je la représente. Alors, j'aimerais que vous le fassiez devant moi.

Le sergent ricana :

– Vous seriez aussi bien de transporter vos

pénates dans nos bureaux.

Le sergent glissa la main à sa ceinture et sortit son revolver.

– Un instant, Dumont, je voudrais, avant que vous ne partiez, me livrer à une petite expérience.

– Laquelle ?

– Pouvez-vous prendre ce revolver, dans votre main, comme si vous alliez tirer ?

Le détective obéit.

– Approchez, maître, vous aussi, monsieur Bouvier. Regardez de quelle façon sont posés les doigts du Manchot. L'index sur la gâchette, le pouce sur le dessus et les autres doigts, plutôt serrés, sur le côté de la crosse.

Tout le monde était d'accord.

Le sergent prit alors une photo qui se trouvait sur son bureau.

– Tenez, voici l'arme du crime. Donnez-moi le revolver, Dumont.

Il le prit à pleine main.

– Sur la photo, les doigts sont bien appuyés

sur la crosse, mais le pouce n'est pas sur le dessus. L'index touche à la gâchette, c'est le seul doigt placé d'une façon logique.

Brusquement, l'avocat arracha la photo des mains du sergent.

– Qu'est-ce qui vous prend ? demanda Pascal.

– On a inversé le négatif en imprimant la photo, n'est-ce pas ? Enfin, je veux dire... c'est la main gauche, sur la photo, qui est imprimée sur le revolver ?

– Non, la main droite.

– Vous êtes certain ?

– Mais oui.

Lafleur se tourna alors vers le Manchot.

– Cette fois, aucune erreur possible, monsieur Dumont, il s'agit bel et bien d'un meurtre et l'assassin connaissait mal sa victime. Hector Riendeau était gaucher !

IV

Des femmes suspectes

En sortant des bureaux de la police de Ville de Laval, le Manchot avait invité l'avocat et Lucien Bouvier à prendre un café au restaurant.

– Un café ? s'écria maître Lafleur, mais il est l'heure de se mettre quelque aliment sous la dent et je parie qu'aucun de nous n'a encore mangé.

En effet, personne n'avait eu le temps de prendre son repas du midi. Lafleur insista pour que les deux hommes soient ses invités.

Bouvier, loin d'être bête, déclara :

– Payons chacun notre repas. Car si c'est vous qui réglez la note, maître, vous saurez me la refilez lorsque vous me remettrez vos honoraires.

Le Manchot ne put s'empêcher de rire, mais le petit homme ajouta :

– Et ce serait la même chose si c'était vous qui payiez, monsieur Dumont.

– Dois-je comprendre que...

– Oui, je vous engage immédiatement pour découvrir la vérité.

Lafleur attira son client à part. Il fit croire au Manchot qu'il avait à déplacer sa voiture et demanda à Bouvier de l'accompagner.

– Inutile, dit le détective, vous pouvez m'attendre ici, tous les deux, je dois communiquer avec ma secrétaire et je vous laisse quelques instants.

Pendant que le détective se rendait à son automobile, Lafleur tenta de faire comprendre à Bouvier que les services du Manchot étaient payés par la compagnie d'assurances.

– Maintenant qu'il s'agit d'un meurtre, répliqua Bouvier, « l'Avenir » n'a aucune raison de payer le Manchot. Vous avez vu l'attitude de la police ? C'est sur moi que retomberont tous les soupçons. Même si ça me coûte les yeux de la tête, je paierai. De toute façon, j'ai l'impression

que ma vie ne sera plus jamais la même. Huguette va apprendre la vérité et jamais elle ne me pardonnera. Non seulement je la trompais, mais le détective qu'elle avait engagé lui a remis un faux rapport après s'être entendu avec moi.

Déjà, le Manchot revenait vers les deux hommes. Il avait demandé à Candy de téléphoner à deux de ses clients qu'il devait rencontrer au cours de l'après-midi.

– Ce n'est rien d'urgent, avait-il dit. Je tâcherai de passer à leur bureau, mais ce n'est pas certain. Demain, Yamata sera de retour, nous pourrons mieux nous diviser le travail.

Au cours du repas, Bouvier revint à la charge pour dire au Manchot qu'il retenait ses services.

Le détective avait fort bien deviné les raisons pour lesquelles l'avocat Lafleur avait tenu à causer avec son client, seul à seul.

– Je n'abuserai pas de la situation. Moi, mes services sont payés par la compagnie d'assurances. Il faudra que mes collaborateurs m'aident si nous voulons découvrir la vérité

rapidement et vous éviter des ennuis. Vous ne paierez que le surplus, monsieur Bouvier. Maintenant, j'aimerais rencontrer votre femme.

Le petit homme prit un air renfrogné.

– Est-ce bien nécessaire ?

– Riendeau a trompé votre épouse. Il lui a soutiré de l'argent puis il a fait un faux rapport. Supposons que votre femme ait appris la vérité, elle deviendra une suspecte.

Avant de quitter le restaurant, Bouvier téléphona donc chez lui. Huguette promit de demeurer à la maison et d'attendre la visite du Manchot.

– Vous pouvez m'accorder quelques minutes, maître ? demanda le détective.

– J'ai beaucoup de travail et je ne vois pas en quoi je puis être utile à votre enquête.

– Vous semblez avoir bien connu Riendeau. Vous serez probablement considéré comme suspect à votre tour. Vous avez admis que vous aviez déjà eu des différends avec lui. C'est de tout ça dont j'aimerais discuter.

– Bon, si vous voulez venir à mon bureau, je vous attends. Mais je dois être à la Cour à deux heures exactement.

– Ce ne sera pas très long.

Bouvier retourna à son travail. Le Manchot se rendit immédiatement au bureau de Lafleur. Ce dernier venait tout juste de rentrer. Il présenta Janine, sa secrétaire, au détective.

– Alors, que désirez-vous savoir, monsieur Dumont ?

– Parlez-moi un peu de Riendeau.

– Je l’ai connu parce qu’il avait son bureau dans le même édifice. J’ai voulu retenir ses services pour une enquête. Ce salaud m’a trompé. Les témoins qu’il m’a présentés et que j’ai amenés en cour, ont cédé sous les questions de l’avocat de la Couronne et ont déclaré que Riendeau les avait payés pour mentir. Inutile de dire que j’ai perdu le procès. Riendeau savait que je lui en voulais. Pendant une semaine, il ne s’est pas présenté à son bureau et je suis allé le relancer jusque chez lui. C’est là que j’ai fait la

connaissance d'Yvonne.

– Qui est Yvonne ? demanda le Manchot en notant le nom dans son calepin.

– L'épouse de Riendeau. Il avait divorcé de sa première femme pour se marier avec cette ex-danseuse, une très belle fille. Vous allez sûrement la rencontrer. Vous verrez qu'elle est loin d'être farouche. Je me suis bien vengé de Riendeau, à ma façon.

Il avait un sourire explicite. Il était facile de deviner la vérité.

– Madame Riendeau est devenue votre maîtresse ?

– Nous sommes sortis quelques fois ensemble et j'ai pris des moyens pour que Riendeau le sache.

– Il vous en a voulu ?

L'avocat avoua :

– Il a tenté de me jouer la comédie. Il est venu ici et m'a remercié, me disant que je lui rendais service. « Yvonne est jeune, moi, je suis un homme fini. Elle a besoin de distractions, elle a

besoin de sexe. J'aime mieux la voir avec vous plutôt qu'avec ses anciens amis du club où elle travaillait. » Je ne suis pas un imbécile, monsieur Dumont, j'ai compris tout de suite qu'il adoptait cette attitude pour me donner le change.

Le Manchot tira ses conclusions :

– On peut dire qu'Yvonne Riendeau n'était pas très amoureuse de son mari puisqu'elle se donnait au premier venu !

L'avocat bondit :

– Je vous demanderais de surveiller vos paroles, Dumont.

– Vous m'avez mal compris, j'ai dit premier venu, c'est vrai, mais ne le prenez pas péjorativement. Yvonne Riendeau accepte de tromper son mari avec le premier homme qu'elle rencontre, c'est mieux ?

Lafleur acceptait mal l'explication du Manchot.

– Vous et madame Riendeau devenez maintenant des suspects. Elle sait que son mari possède une grosse assurance. Pour éviter que les

soupons retombent sur elle, elle arrange tout pour qu'on croie en la possibilité du suicide, mais elle commet une grosse erreur. L'assassin a mis le revolver dans la main de la victime comme s'il ignorait qu'il était gaucher. Donc, automatiquement, tous ceux qui croient que Riendeau était gaucher sont rayés de la liste des suspects de la police.

Et le détective ajouta :

– Pas de la mienne, cependant, bien au contraire.

L'avocat jeta un coup d'œil sur sa montre.

– Écoutez, Manchot, je suis très occupé et vous aussi, j'imagine. Eh bien, je vais vous rendre service et vous empêcher de perdre votre temps. Moi, vous savez que je n'ai pas quitté mon bureau, j'étais ici à dicter lorsque Riendeau a été tué. Bouvier vous affirmera que je ne suis pas sorti. Le seul moment où j'aurais pu quitter cette pièce...

Il montra une porte qui donnait directement dans le corridor.

– En passant par là, c'est lorsque Bouvier s'est rendu à la salle de toilette. Il a avoué être allé dans l'escalier. Donc, il m'aurait sûrement vu. Quand il est revenu au bureau, il a dit, devant le sergent Pascal, que je n'avais pas bougé, qu'il m'avait vu. Donc ce court laps de temps ne m'aurait jamais permis de tuer Riendeau. Quant à Yvonne..., je veux dire madame Riendeau, elle a assisté à un dîner important hier. Il y avait là des députés, un ministre, plusieurs personnalités connues. Tous vous diront qu'elle était à l'hôtel Méridien quand son mari a été tué. Deux suspects sont donc éliminés.

– Vous tirez vos conclusions beaucoup trop rapidement, maître. Une danseuse qui a fréquenté le milieu a sûrement eu l'occasion de connaître des tueurs à gages.

Lafleur approuva :

– Je suis entièrement d'accord. Cependant, à l'exception de ce dîner, depuis dix jours, Yvonne a toujours été en compagnie de son père qui est présentement en visite à Montréal. Il pourra vous l'affirmer. On peut préparer un meurtre de longue

main, mais ne pas contacter, ne pas voir la personne qu'on engage pour tuer, pendant la dizaine de jours qui précède l'exécution, cela devient une chose pratiquement impossible. Non, Dumont, il vous faudra chercher ailleurs.

– De quel côté ?

– Vous oubliez Bouvier, il dit ne pas être allé au bureau de Riendeau, mais on n'a que sa parole. Il y a madame Bouvier qui a également un excellent mobile. Enfin, Riendeau avait plusieurs ennemis, je n'étais pas le seul à le détester. De plus, il y a quelques semaines à peine, il menait encore une vie de débauche. Enquêtez donc du côté de ses secrétaires.

Intéressé, le Manchot demanda :

– Qu'est-ce qu'elles avaient de particulier ?

– Riendeau ne les engageait pas pour travailler. Il leur payait un bon salaire, mais son bureau était devenu un véritable bordel. J'ai même su qu'il avait obligé une de ses prétendues secrétaires à faire l'amour avec un client. Une autre était mariée et le mari est allé au bureau de

Riendeau pour lui casser la gueule. Ça fait à peine deux mois de ça. Des suspects, vous en voulez ? Je vous en donnerai à la pelle. Maintenant, excusez-moi, mais je dois me rendre à la Cour.

L'avocat venait de mettre fin à l'entrevue. Le Manchot quitta le bureau mais resta en attente au volant de sa voiture. Lorsque maître Lafleur fut parti, le détective retourna dans l'édifice. Il monta tout d'abord au bureau de Riendeau, mais on avait soigneusement verrouillé la porte ; il n'y avait aucun gardien. Si Dumont pénétrait dans les locaux du détective privé par effraction, il risquait de se mettre la police à dos.

Le Manchot retourna au bureau de Lafleur. Janine Tanguay, la jolie secrétaire, était seule. En apercevant le détective, elle demanda :

– Vous avez oublié quelque chose ?

– Oui et non. Je me suis entendu avec maître Lafleur. Je veux écouter l'enregistrement qu'il a fait hier midi. J'espère que vous avez toujours la bobine ?

– Oui, j’ai copié le texte, mais je garde toujours la cassette jusqu’à ce que l’affaire soit terminée. Bien souvent, maître Lafleur me reproche de retrancher ou d’ajouter quelque chose dans ses lettres ou ses plaidoiries. Je conserve donc la bande magnétique. Vous désirez l’écouter ?

– Oui, si ça ne vous dérange pas.

– Pas du tout, mais je vous préviens, ça dure environ quinze minutes.

– Aucune importance, j’ai tout mon temps.

Le Manchot espérait entendre le bruit fait par la porte, lorsque Bouvier était sorti du bureau. « Si on entend la porte, je saurai combien de minutes il s’est absenté. »

C’est avec beaucoup d’attention que le détective écouta le ruban. Mais il n’entendit rien d’autre que la voix de Lafleur. À un certain moment, il y avait une pause assez longue. Elle avait dû se produire lors de l’arrivée de Bouvier. L’avocat avait sans doute arrêté son appareil après être resté quelques secondes sans parler,

écoutant sans doute ce qui se passait.

Hormis ce léger silence, rien n'attira l'attention du détective. L'enregistrement se terminait par ce bout de phrase : « J'ai terminé, monsieur Bouvier, je suis à vous dans... » Et c'était tout.

Le détective enleva la cartouche de l'appareil et demanda à la secrétaire :

– Puis-je conserver cet enregistrement ? Si vous en avez besoin, vous n'aurez qu'à me le demander. Je veux l'écouter de nouveau, à tête reposée. Je vous le rapporterai demain au plus tard.

– Entendu, monsieur Dumont.

Avant de sortir, le détective demanda :

– Vous vous entendez bien avec votre patron ?

– Mais oui.

– Je me suis laissé dire que maître Lafleur adorait les jolies femmes et qu'il était passablement entreprenant.

Janine Tanguay rougit et protesta avec

véhémence.

– Ce que vous dites est vrai, mais moi, je me marierai dans quelques semaines et j’ai bien fait comprendre à maître Lafleur que... que je n’étais qu’une secrétaire, pas autre chose.

– Vous a-t-il déjà parlé de madame Yvonne Riendeau ?

– Non, jamais. C’est l’épouse du détective privé qui a été tué hier, n’est-ce pas ?

– Oui, vous la connaissez ?

– Non, j’ai lu son nom dans les journaux du matin, comme tout le monde.

Le détective glissa la cassette dans sa poche, remercia la secrétaire et retourna à sa voiture.

Il avait deux personnes à interroger, deux femmes : Yvonne Riendeau et Huguette Bouvier. Madame Riendeau ignorait que le Manchot enquêtait sur la mort de son mari, par contre, Huguette Bouvier attendait sa visite.

Sa décision fut vite prise et, une vingtaine de minutes plus tard, il se présentait à l’appartement des Bouvier, dans le nord de la métropole.

Lorsqu'il eut sonné, il entendit une voix demander dans le petit électrophone de l'entrée :

– Oui, qu'est-ce que c'est ?

– Robert Dumont, monsieur Bouvier vous a annoncé ma visite.

– Montez.

Les Bouvier habitaient au cinquième étage d'un immeuble à appartements multiples. Lorsque le détective s'avança dans le corridor, il entendit une porte s'ouvrir.

– Monsieur Dumont ? Je suis Huguette Bouvier, entrez.

Le détective eut de la difficulté à cacher sa surprise. Bouvier frisait sûrement la cinquantaine et il avait une apparence plutôt miteuse. Le Manchot s'attendait donc à trouver une femme de son âge, mais Huguette Bouvier était dans la trentaine. Elle aurait pu facilement passer pour la fille de son mari.

– Excusez-moi, je croyais que vous arriveriez plus tard que ça, je viens tout juste de sortir de la douche. Vous me prenez au dépourvu.

Elle referma la porte. Le Manchot, en passant devant elle, avait eu le temps de constater qu'elle était revêtue d'un déshabillé qui cachait mal sa nudité. Il n'était pas transparent, mais il épousait parfaitement toutes les formes superbes de la jeune femme. Il était clair qu'elle ne portait rien d'autre en dessous.

– Suivez-moi.

Elle invita le détective à passer au salon. Elle lui indiqua le divan.

– Assoyez-vous !

Le Manchot put alors la regarder plus attentivement. Huguette Bouvier avait les cheveux très noirs, le teint plutôt foncé et des yeux d'un vert assez pâle qui lui donnait un air exotique. C'était une fort jolie femme.

– Excusez-moi de ne pouvoir cacher ma surprise, vous êtes bien l'épouse de Lucien Bouvier ?

Elle sourit.

– Mais oui. Vous savez, j'aurai bientôt quarante ans.

– On ne vous les donnerait jamais.

– Merci. Lorsque j’ai rencontré Lucien, il y a trois ans, je venais de sortir des rangs d’une communauté religieuse.

– Oh !

– J’avais embrassé la vocation alors que j’étais encore une enfant. Je n’ai jamais été heureuse dans ce milieu. Mais vous savez, en ce temps-là, ce n’était pas facile de revenir à la vie laïque. J’ai dû attendre plusieurs années. Lucien était un célibataire endurci. Je me suis sentie attirée vers lui. J’étais timide, je n’osais pas m’intéresser aux hommes.

Il y avait un fauteuil de libre mais pourtant, elle vint prendre place près du Manchot, croisa la jambe et son déshabillé s’entrouvrit, découvrant une bonne partie de sa cuisse. Elle prit bien son temps pour refermer son vêtement.

« Je devine un peu pour quelles raisons elle n’est pas restée chez les bonnes sœurs, songea le Manchot. »

Elle cherchait à l’aguicher.

– Lucien a été mon premier amour. D'ailleurs, il est le seul homme que j'aie véritablement aimé.

« Donc, elle en a aimé d'autres... mais pas véritablement. »

– Hector Riendeau, que vous aviez engagé, vous a trompée, dit le Manchot. Vous deviez sûrement lui en vouloir.

Elle éclata d'un rire franc, honnête.

– Je vois que vous ne savez pas tout. Mais mon intention est de ne rien vous cacher. Tout d'abord, je vous invite à prendre un verre avec moi, fit-elle en se levant. J'ai du cognac, du scotch, des vins...

– Un cognac, s'il vous plaît.

– Avec Vichy ?

– Non, de l'eau naturelle.

– Moi, je prends toujours le mien avec Vichy. Je reviens dans une seconde.

Elle passa dans une autre pièce et rapporta un pot avec de l'eau, des glaçons et une petite bouteille d'eau de Vichy. Elle se rendit au buffet

où étaient rangées les bouteilles de boissons alcooliques, en sortit un litre de cognac de première qualité et deux verres énormes, fabriqués spécialement pour y mettre cette eau-de-vie.

Huguette Bouvier déposa le tout sur la table qui se trouvait au centre de la pièce, juste devant le divan. Elle se plaça de l'autre côté de la table, faisant ainsi face au Manchot. Elle se pencha donc, au-dessus de la table, pour déboucher la bouteille et remplir les verres. Elle devait sûrement se rendre compte du fait que son déshabillé s'entrouvrirait. Assis devant elle, le détective pouvait voir ses seins, une poitrine ferme, rondelette qui appelait les caresses.

– Tenez, votre verre, fit-elle en le tendant au Manchot, tout en le fixant dans les yeux.

– Merci.

– Mettez-y l'eau et les glaçons que vous désirez.

Elle prépara sa consommation et retourna prendre place près du détective.

– Ce n'est pas du tout ce que vous croyez. Hector Riendeau ne m'a pas trompée. C'est Lucien qui s'est fait jouer, c'est tout.

Elle s'amusait à tourner son verre entre ses doigts.

– J'ai trompé mon mari, à plus d'une reprise, c'était plus fort que moi. Lucien est plutôt froid en amour et moi, c'est l'inverse. À un certain moment, j'ai cru qu'il savait que je lui étais infidèle et j'ai craint pour l'avenir. Il pouvait demander le divorce et, à cause de ma conduite répréhensible, je me serais retrouvée le bec à l'eau. Il fallait donc me protéger. Je sais depuis longtemps que Lucien me trompe avec une secrétaire. Je ne lui ai jamais fait de reproches, puisque de mon côté, j'agissais de la même façon. Par mesure de sécurité, j'ai engagé Hector Riendeau pour qu'il m'apporte la preuve de l'infidélité de Lucien. J'ai maintenant tout ce qu'il me faut pour me protéger. Les heures de rencontre, des photos, Riendeau m'a tout remis.

Le Manchot était fort surpris.

– Pourtant, il a fait croire à votre époux qu'il

vous avait trompée, qu'il vous avait dit que monsieur Bouvier vous était très fidèle.

– Je sais. Riendeau a joué la comédie. Il m'a conseillé de ne pas en parler à mon mari qui s'était rendu compte que je le faisais suivre. « Laissez-lui croire que je n'ai rien découvert, faites comme si vous aviez repris confiance en lui. C'est vous qui administrez tout le budget, n'est-ce pas ? Eh bien, s'il vous demande de l'argent, passez-le-lui. Votre mari est malheureux. En plus d'avoir une maîtresse, il joue aux courses. Ça, il vous l'a toujours caché et il doit énormément d'argent à un bookmaker. » Voilà ce qu'il m'a dit et moi, je l'ai cru.

Le Manchot avait deviné la suite.

– Quand Lucien vous a demandé dix mille dollars...

– J'ai signé. C'était la majeure partie de nos économies.

– Vous saviez que cet argent allait se retrouver dans les poches de Riendeau ?

Elle s'écria :

– Jamais de la vie, autrement, je n’aurais jamais accepté de remettre cet argent à Lucien.

Elle prit un ton larmoyant.

– Aujourd’hui, nous sommes pratiquement sans le sou, par ma faute.

– Mais non, puisque votre mari n’a pas versé cette somme à Riendeau.

– Je sais, mais il doit payer l’avocat et, de plus, il vous a engagé comme enquêteur. Tout y passera. Monsieur Dumont, Lucien n’est pas méchant, il est incapable de commettre un meurtre, je suis certaine qu’il n’a pas tué.

Elle déposa son verre sur la table et se rapprocha du Manchot.

– Vous allez le sauver, n’est-ce pas ?

– Je ferai l’impossible.

– Si vous saviez comme je place ma confiance en vous.

Brusquement, elle se pencha en avant et l’embrassa sur la joue.

– Merci pour tout ce que vous ferez.

Sa figure était restée collée à celle du Manchot, joue contre joue. Le détective voulut tourner la tête. Il est probable que la belle Huguette n'attendait que ce geste car, tout de suite, sa bouche s'écrasa sur les lèvres du Manchot.

– Oh, monsieur Dumont, murmura-t-elle !
N'abusez pas de la situation, je vous prie.

Mais pendant qu'elle murmurait ces mots, elle glissait ses deux bras autour du cou du détective, abandonnant complètement son corps contre le sien.

Avec fermeté, Robert Dumont réussit à repousser cette femme qui s'offrait à lui.

– J'ai d'autres questions à vous poser.

– C'est si urgent ? Nous avons tout l'après-midi devant nous.

Le détective prit le verre que la belle Huguette avait déposé sur la table.

– Vous n'avez pas terminé votre consommation.

– Une goutte de boisson seulement et ça me

fait perdre la tête, surtout quand j'ai la chance d'être seule avec un homme comme vous. Vous me plaisez énormément. Je peux vous appeler Robert ?

Le Manchot fit comme s'il n'avait rien entendu et il demanda :

– Où étiez-vous, hier midi, pendant que votre mari se rendait au bureau de maître Lafleur ?

– Ici.

– Seule ?

Elle se mit à rire :

– Allons, Robert, vous n'allez pas m'accuser d'avoir tué cet idiot de Riendeau ? Pourquoi l'aurais-je fait ? Il me rendait service.

– Vous avez pu découvrir qu'il voulait soutirer dix mille dollars à Lucien. Vous voulez empêcher la chose, vous savez que votre mari a rendez-vous avec maître Lafleur, qu'il ne se rendra pas tout de suite au bureau de Riendeau. Vous attendez, qu'il soit dans le bureau de l'avocat et vous allez voir le détective. Vous avez une discussion avec lui, vous vous emparez du

revolver qui est sur le bureau et vous l'abattez. Ensuite, vous tentez de faire croire au suicide en plaçant le revolver dans la main du mort mais vous êtes tellement nerveuse que vous ne vous rendez pas compte que le revolver a glissé au plancher et vous le poussez du pied. Vous sortez rapidement du bureau, vous vous enfuyez et quelques instants plus tard, c'est maître Lafleur et votre mari qui font la macabre découverte.

– Vous plaisantez, j'en suis certaine.

– Pas du tout. Vous avez commis une erreur. Vous ne vous êtes même pas aperçue que vous aviez oublié un de vos gants.

Elle pâlit brusquement. Elle se leva, mal à l'aise.

– C'est impossible, murmura-t-elle. Puis, très rapidement, elle se dirigea vers l'appartement adjacent, probablement sa chambre.

– Ce n'est pas mon gant qu'on a trouvé, s'écria-t-elle d'une voix triomphante. J'ai les deux, ils étaient dans mon sac.

Elle brandissait sa paire de gants, comme un

champion qui vient de remporter la victoire.

– Merci beaucoup, madame Bouvier, dit le Manchot.

– Pourquoi ?

– Vous m’avez appris deux choses fort importantes. La première, vous portez des gants, et la seconde, vous êtes allée au bureau de Riendeau le jour du meurtre, autrement, vous ne vous seriez pas précipitée à la recherche de vos gants.

Elle s’écria :

– Mais je n’ai jamais dit que je n’étais jamais allée au bureau de Riendeau. J’y suis allée et j’avais des gants, mais ce n’était pas le jour du crime, c’était deux jours avant qu’on ne le tue. J’ai eu peur d’y avoir laissé tomber un gant et, dans ce bureau, on ne semble pas y faire le ménage très souvent, alors...

Le Manchot se leva. L’explication de la belle Hugnette était plausible.

– Vous me croyez, n’est-ce pas, Robert ?

– Pour l’instant, oui.

Elle se glissa dans ses bras.

– Vous avez dû fort mal me juger. Mais il faut que vous compreniez. Pendant des années, j’ai vécu, telle une prisonnière, derrière les murs d’un couvent, séparée du monde. Quand enfin j’ai été libérée, j’étais perdue, ça a pris des mois, des années, avant que je redevienne moi-même. J’ai épousé Lucien parce qu’il était le seul homme à s’intéresser à moi. Puis, je me suis fait des amies, nous sommes sorties et j’ai compris que je pouvais plaire à d’autres, à de beaux garçons et j’avais soif d’amour... alors, j’ai perdu la tête, une fois... et depuis c’est plus fort que moi. Quand quelqu’un me plaît... comme vous...

Le Manchot la repoussa.

– Je déteste les femmes trop faciles.

Moqueuse, Huguette demanda :

– Vous avez déjà fait l’amour avec une ex-religieuse ?

– Jamais !

– Vous ne savez pas ce que vous manquez. Elle a beaucoup plus que d’autres à offrir, des

années de refoulement. Je peux vous le prouver.

Ça prenait une force de caractère peu commune pour que le Manchot puisse repousser une si jolie fille. Mais Hugnette était une suspecte, son mari pouvait être un assassin. Il n'allait pas se compromettre. C'est avec un sourire qu'il ajouta, avant de prendre congé :

– Une fois cette affaire terminée, je ne dis pas que je ne tenterai pas l'expérience... ma sœur !

Hugnette éclata de rire et reconduisit le Manchot à la porte.

– J'espère vous revoir très bientôt... Robert.

Lorsque la porte se fut refermée, elle se dirigea rapidement vers son téléphone et composa un numéro.

– Allô..., c'est moi. Tu es seul ?... Non. Il est venu, mais je n'ai pas réussi. Il a dû me prendre pour une putain ! Je n'aurais jamais dû t'écouter. Il a dû fort mal me juger. La prochaine fois, j'agirai... à ma façon.

Et brusquement, elle raccrocha.

Un homme âgé, gros, la face ronde comme une lune, le crâne dégarni, ouvrit la porte.

– Oui, que puis-je faire pour vous ?

– Madame Hector Riendeau est-elle là ?

– Je regrette infiniment, monsieur, elle est absente. Elle doit s’occuper des affaires de son mari.

– Je sais ce qui est arrivé à monsieur Riendeau. Je suppose que vous êtes le père de madame Riendeau ?

– C’est bien ça, Onil Breton.

– Et moi, Robert Dumont, détective privé.

– Ne me dites pas ! s’écria le gros homme en souriant. Ça parle au serpent ! C’est vous le fameux « Manchot » ? C’est le cas de le dire, ça me fait plaisir de vous serrer la main... et même les deux. Il paraît que votre bras artificiel, c’est pas de la p’tite bière.

Il serra la main du Manchot dans la sienne et

la secoua tellement que le détective dut faire un effort pour se libérer.

– Est-ce que vous vous occupez de l'enquête concernant la mort de mon gendre ? Ça parle au serpent ! Si ça continue, ils vont mettre le F.B.I. et la C.I.A. sur cette affaire.

Et il éclata d'un gros rire franc.

– Je vous laisse là sur le perron, planté comme un piquet. Entrez, la maison, c'est pas un château, mais c'est pas de la p'tite bière non plus. Venez vous asseoir au salon.

Il précéda le détective dans une petite pièce confortablement meublée, mais non richement.

– J'enquête pour la compagnie d'assurances « l'Avenir », fit le Manchot en s'asoyant dans le fauteuil que lui avait désigné Onil Breton.

– Je disais à Yvonne qu'on allait sûrement recevoir la visite d'un enquêteur de la compagnie. Mais je n'aurais jamais imaginé que ça soit vous.

– Votre fille est absente pour longtemps ?

– Je ne sais pas, avec les femmes, c'est toujours imprévisible... Moi, par exemple, mon

épouse est partie un jour au centre-ville pour magasiner, elle devait y rester une heure. Je ne l'ai jamais revue. Ça fait deux ans de ça, quand elle reviendra, elle aura sans doute acheté toute la marchandise des centres d'achat.

Et il se mit à rire bruyamment en se frappant la cuisse de sa main, puis il reprit plus sérieusement.

– Ma fille est allée à la morgue, elle devait aussi voir son avocat et son gérant de banque, mais elle ne devrait pas trop tarder. Vous prendriez bien un petit verre.

– Non, je vous remercie, je viens tout juste de...

– Acceptez-en donc un.

Puis, comme en secret, il ajouta :

– Ma fille trouve que je bois trop. Cette fois-ci, si je lui prouve que c'était pour vous accompagner, elle ne pourra pas me gronder. Connaissez-vous ça, du caribou Tondeur ?

– Non. .

– C'est une de mes inventions. Un p'tit boire

« dépareillé », fit-il en se rendant au cabinet à boisson et en sortant des bouteilles. Ça parle au serpent, le Manchot va goûter à mon spécial. C'est du caribou, mais je l'ai appelé tondeur, c'est de l'anglais « thunder », ça veut dire tonnerre, c'est parce que ça frappe. De l'alcool à 90%, un peu de rye, du vin rouge... le vin n'est pas fort.

– Heureusement.

– Si vous avez un chat dans la gorge, y sort de là, votre voix devient aussi claire que celle d'un travesti.

Et encore une fois, il éclata de ce gros rire communicatif.

– Buvez ça, monsieur, vous allez voir que c'est pas de la p'tite bière.

– Je n'en doute aucunement.

Le Manchot trempa ses lèvres dans le verre et déjà, il ressentit une chaleur lui envahir la gorge. Il n'en prit qu'une goutte et faillit s'étouffer. C'était vraiment du « tonnerre », mais ça avait bon goût.

– La véritable façon de boire ça, c'est d'une seule traite, comme on dit chez nous...

Onil leva son verre :

– Que le bon Dieu vous bénisse et vous fasse le nez comme mes deux cuisses.

Il pouffa de rire, reprit finalement son sérieux et vida son verre d'un seul coup.

– Ça réchauffe par où ça passe. Vous en prenez trois comme ça et votre automobile se conduit par elle-même, vous n'avez plus besoin de tenir le volant...

Au tout début, le rire gras du bonhomme amusait le Manchot, mais au bout d'un moment, cela devenait agaçant.

– J'ai causé avec maître Lafleur. C'est l'avocat de votre fille ?

– Oui, c'est ça.

– Vous savez que madame Yvonne touchera cent mille dollars de notre compagnie ?

– Oui, j'sais tout ça. Même qu'elle a promis de m'en donner une bonne part. Après tout, il faut

fêter notre réconciliation.

Le Manchot sortit son calepin de sa poche afin de prendre des notes.

– Vous vous étiez querellé avec votre fille ?

– Querellé, c'est un bien grand mot.

Il sortit sa pipe de sa poche et l'alluma, puis demanda au Manchot :

– Fumez-vous le cigare ?

– Oui, parfois.

– C'est regrettable, je n'en ai pas.

À nouveau, son gros rire fusa de toute part.

– La prochaine fois, je m'en procurerai, rien que pour vous.

– Si on causait de cette querelle, avec votre fille ?

– Elle est partie, y a quelques années, pour venir travailler à Montréal, comme serveuse dans un restaurant. Un jour, j'suis venu à Montréal pour la voir. Quand je me suis rendu compte que son travail, c'était de danser nue et de se pavaner devant des gars en extase, affamés par la chair

comme s'ils n'avaient pas mangé durant tout un carême, je me suis fâché. J'avais pas élevé ma fille pour en faire une putain. Par la suite, j'ai acheté un hôtel, puis j'ai compris que, pour faire boire les gars, ça prenait des filles et j'ai engagé des danseuses nues. Là, j'ai réalisé que la plupart de ces filles-là faisaient un travail lorsqu'elles s'exhibaient. Elles ne sont pas plus méchantes que les secrétaires de juges ou de médecins qui font du temps supplémentaire à l'horizontale, c'est le cas de le dire.

– Et vous vous êtes réconciliés ?

– Pas tout de suite, c'est seulement lorsque j'ai appris qu'elle se mariait. Alors, j'ai décidé de lui servir de père, un petit mariage intime. Depuis, on est resté en communication. Elle m'écrit, moi, je lui téléphone parce qu'écrire je n'aime pas ça et j' fais plus de fautes qu'il y a de mots dans ma lettre. Ma femme est partie, elle aimait pas les petites danseuses... celles qui me faisaient de l'œil... et d'autres choses pour pouvoir danser dans mon hôtel. Maintenant, j'ai vendu l'hôtel et j'ai décidé de venir passer une quinzaine de jours

à Montréal. Mais je n'ai pas de chance, ça fait à peine dix jours que j'suis ici et mon gendre se fait descendre par la pègre.

Intéressé le détective demanda :

– C'est votre fille qui vous a dit ça ?

– Non, c'est moi. Je connais la pègre, j'ai eu affaire à cette bande quand je m'occupais de l'hôtel. Tu fais ce qu'ils disent, tu paies ou bien tu te réveilles avec une balle entre les deux yeux. C'est leur méthode.

Le Manchot n'avait pas l'intention de discuter l'opinion d'Onil Breton.

– Vous savez, sans doute, que votre fille est considérée comme suspecte par la police ?

– Ça parle au serpent ! Yvonne n'est pas un esprit, elle ne peut pas être à deux endroits à la fois. Ce jour-là, elle assistait à un grand dîner.

– Oui, je sais.

Puis, baissant le ton, Onil avoua secrètement au Manchot :

– Moi, j'en ai profité pour aller au « Pussy

Cat » voir un film pornographique. Je ne l'ai pas dit à Yvonne. Elle m'aurait traité de « vieux cochon ». Pourtant, je ne suis pas seul dans la confrérie. Des têtes chauves, il y en avait plusieurs dans le cinéma. Ça parle au serpent ! On se serait cru dans une assemblée du club de « l'âge d'or ».

– Et vous êtes resté là longtemps ?

– Plus de quatre heures. Le premier film, je l'ai vu deux fois. Il y avait des belles filles...

– Vous êtes entré à quelle heure au cinéma ?

– Il n'était pas midi, je ne voulais pas manquer le début.

Soudain, il demanda :

– Attendez donc une seconde, vous, pour quelles raisons me posez-vous toutes ces questions ? Pensez-vous que j'ai pu tuer mon gendre ? J'suis même pas capable de voir un revolver, ça me fait peur en serpent ! À part de ça, j'aurais jamais mis le revolver dans la main droite d'Hector. Je sais qu'il était gaucher.

– Qui vous a parlé de cette histoire de main

droite ?

– Le sergent... je ne me rappelle plus son nom. Il a téléphoné pour causer avec Yvonne, il voulait savoir si Hector était réellement gaucher. Je lui ai dit oui et j'ai voulu savoir pourquoi. C'est là qu'il m'a dit que c'étaient les empreintes de la main droite qui avaient été relevées sur le revolver. Il se leva et s'approcha du fauteuil du Manchot.

– Vous voulez mon avis ? J'ai peut-être pas l'air intelligent, mais j'ai pas une grosse tête ronde pour rien, y a quelque chose dans ce ciboulot-là. Je crois que l'assassin en voulait à Hector mais aussi à Yvonne et il a voulu faire croire au suicide afin qu'elle touche pas la prime d'assurance. Mais ça parle au serpent, il s'est trompé, il ne savait pas que mon gendre était gaucher.

Il prit le verre du Manchot.

– Je le remplis ? Il n'y a pas de danger, avec deux verres de mon caribou dans le corps, les jambes tremblent, mais elles peuvent encore vous porter.

– Oh non, je vous remercie, un verre, ça a été amplement suffisant.

À ce moment précis, on entendit la porte s'ouvrir.

– Tenez, voilà ma fille, je vous avais dit qu'elle ne tarderait pas.

Et il cria :

– Yvonne, viens ici, il y a un « manchot » qui veut te parler.

Le détective murmura rapidement :

– Vous me laisserez seul avec elle.

Breton l'écoutait à peine. Il venait de se verser un autre verre qu'il vida d'un trait avant l'arrivée de sa fille.

– Qui veut me parler ?

Le Manchot regarda la femme qui venait d'apparaître dans la porte. Yvonne Riendeau avait les cheveux d'un blond platine et la figure beaucoup trop maquillée. Son visage était attrayant sans être joli. Cependant, son corps était bien moulé, sa robe épousait chacune de ses

courbes et on devinait que, lorsqu'elle était danseuse, elle avait sûrement eu du succès.

– Je suis Robert Dumont, détective privé.

Onil enchaîna :

– Lui, il enquête pour la compagnie d'assurances. Moi, je vous laisse. Je lui ai servi à boire et j'étais pour prendre un verre quand tu es arrivée.

Il se prépara un troisième caribou « Tondeur ».

– J'ai bien pensé que vous me rendriez visite, monsieur Dumont, fit la femme en tendant un sac à son père.

Elle lui demanda de le laisser sur son lit.

– Et papa, soyez raisonnable, je vous en prie.

– Ne t'inquiète pas pour moi, ma petite fille. J'espère avoir le plaisir de vous revoir, Manchot !

Le gros homme fit un salut de la main et sortit de la pièce.

– Il faut excuser papa, monsieur Dumont, déclara Yvonne tandis qu'elle refermait la porte du salon.

Le Manchot demanda :

– Qui vous a dit que j’enquêtais sur la mort de votre mari ?

– Huguette, quand je lui ai téléphoné tout à l’heure.

Pour une surprise, c’en était toute une. Le Manchot ne s’était jamais douté que les deux femmes pouvaient se connaître.

– Vous êtes une amie de madame Bouvier ?

– Pas depuis longtemps, quelques semaines seulement. Lorsqu’elle a appris que j’étais l’épouse d’Hector Riendeau et que j’avais été danseuse, elle a voulu me rencontrer. Vous savez, Huguette souffre d’un complexe.

– Je n’ai pas du tout remarqué ça.

– Et pourtant, c’est la vérité. Elle vous a dit qu’elle a été religieuse ?

– Oui.

– Son passage en communauté l’a vraiment marquée. Elle est sortie de sa congrégation parce qu’elle ne pouvait pas se passer de sexe. Elle

serait nymphomane et je n'en serais pas étonnée. Elle a toujours peur de ne pas plaire, pourtant, elle est très jolie. Elle a épousé le premier homme qui l'a demandée en mariage, mais elle n'a pas été satisfaite sexuellement et ne le sera sans doute jamais. Elle aime aguicher les hommes, se sentir désirée. C'est pour ça qu'elle veut que je lui trouve un emploi de danseuse. Toutefois, il ne suffit pas de se déshabiller et de posséder un beau corps pour faire ce métier, il faut aussi savoir danser et ce n'est pas derrière les murs de son couvent qu'Huguette a pu apprendre à se déhancher.

– Je suppose qu'elle vous a parlé de l'entrevue que j'ai eue avec elle ?

– Elle n'a donné aucun détail. Cependant, elle m'a dit que vous vous reverriez et que cette fois-là, ce serait pour autre chose qu'un interrogatoire.

Le Manchot ne put s'empêcher de rire.

– Elle se croit irrésistible. Pour une religieuse, elle se débrouille très bien. Elle trompe son mari et, pour ne pas qu'il l'accuse, qu'il lui jette tous les blâmes, elle le fait surveiller et le fait prendre

en flagrant délit d'adultère. Mais pourquoi chercher un travail de danseuse, a-t-elle besoin de ça pour plaire aux hommes ?

– Non, c'est également pour l'argent.

Surpris, le Manchot demanda :

– Je croyais que c'était elle qui administrait le budget du couple.

– Oh non, c'est encore une déformation de sa vie de religieuse. Avec son mari, c'est la véritable communauté. Les comptes de banque sont en commun, le budget est établi à deux. Huguette l'administre, soit, mais tout comme son mari, elle ne peut retirer un sou de la banque, sans donner d'explications.

Le détective ne s'était pas rendu chez les Riendeau pour discuter du cas d'Huguette Bouvier. Aussi, il changea l'orientation de l'interrogatoire.

– Vous vous entendiez bien avec votre mari ?

– Plus ou moins. J'ai épousé Hector dans le but de sortir du milieu dans lequel je vivais. Je ne voulais plus danser, j'en avais assez. Mais nous

avons mis nos cartes sur table. Il menait sa vie comme il l'entendait et moi la mienne. Pas de questions entre nous. Si j'avais le goût de sortir avec un homme qui me plaisait, je le faisais, et lui, je ne lui ai jamais demandé d'explications à propos de ses secrétaires. Pourtant, si j'avais été jalouse... Plusieurs sont venues se plaindre à moi...

– Pourquoi ?

– Micheline Sauriol, par exemple. Elle était mariée. Elle s'est permis quelques folies avec Hector qui savait que Sauriol avait de l'argent. Eh bien, mon salaud de mari obligeait Micheline à lui verser de l'argent. Vous saviez qu'Hector était excellent photographe ? Quand vous alliez le voir, à son bureau, il vous photographiait à l'aide d'une caméra cachée, sans que vous le sachiez.

Le Manchot avait surtout retenu un mot. Elle avait traité son mari de salaud ! Il est plutôt rare qu'on parle de cette façon d'un être qui vient de mourir.

– Vous détestiez votre époux ?

– Non.

– Vous venez de dire qu’il était un salaud.

– Sans le détester, je pouvais juger sa conduite. J’ai toujours dit ce que je pensais. Ces derniers mois, il me faisait pitié. Il était condamné et ne voulait pas l’admettre. Il continuait sa vie de débauche comme s’il avait eu encore plusieurs années devant lui.

– Vous et maître Lafleur avez eu une excellente idée de faire assurer monsieur Riendeau.

– Ce n’est ni moi, ni Louis qui en a eu l’idée. J’ai reçu un feuillet publicitaire. On parlait d’assurance-vie, sans examen. Je savais qu’Hector ne se sentait pas bien. De plus, le vil métier qu’il exerçait ne manquait pas de lui faire des ennemis tous les jours. Quand j’ai parlé d’un montant de cent mille dollars, les assureurs ont demandé à voir Hector. Mais l’examen n’a pas été approfondi et on l’a accepté. Hector a toujours été d’accord avec cette assurance, c’est lui-même qui payait les primes.

Elle demanda tout à coup :

– Me soupçonnez-vous d’avoir tué mon mari ?

– Je soupçonne tout le monde, madame.

– J’ai un alibi parfait. Il faudrait que j’aie payé un tueur à gages, que je l’aie engagé il y a au moins deux semaines car depuis que papa est en visite ici, je ne suis pas libre de mes mouvements. Non, croyez-moi, cherchez ailleurs. Hector avait des tas d’ennemis et je vais vous le prouver.

Elle se leva.

– Suivez-moi dans son bureau.

Elle alla ouvrir une porte.

– Entrez.

Comme le détective allait passer devant elle, elle lui barra littéralement l’entrée avec son corps.

– Huguette a raison, vous avez beaucoup de charme, monsieur Dumont... et vous savez, j’ai beaucoup plus d’expérience qu’elle.

Sans attendre une seconde de plus, elle passa ses mains autour du cou du Manchot et

l'embrassa longuement, passionnément.

– Elle embrasse mieux que moi ?

Le détective ne répondit pas et entra dans la petite pièce.

– Ici, mon mari conservait tous ses dossiers secrets. Il ne les gardait pas au bureau. On pouvait trop facilement tenter de le voler.

Elle alla ouvrir un classeur.

– Je vais vous aider, car si vous commencez à fouiller là-dedans, vous ne vous y retrouverez plus.

Une heure plus tard, le Manchot avait une liste de quatre ex-secrétaires de Riendeau. Toutes des filles qui lui en voulaient, qui détestaient cet homme qui avait abusé d'elles. L'une, une ex-prostituée, avait eu des ennuis avec son souteneur qui avait menacé Riendeau de mort.

De plus, sur la même liste, le Manchot ajouta le nom de trois hommes importants que le détective faisait chanter.

À cet instant précis, le téléphone sonna. Yvonne s'avança dans l'encoignure de la porte

pour crier :

– Papa, veux-tu prendre l'appel ?

Mais l'appareil continuait de sonner.

– J'aurais dû me douter qu'il était sorti, sitôt que je le laisse seul, même à son âge, il couraille...

Elle se rendit au salon pour décrocher le récepteur. Soudain, elle appela le Manchot.

– Monsieur Dumont, venez ici.

– Qu'est-ce qui se passe ? demanda le détective.

– C'est Louis. Il est revenu de la Cour. Un homme, caché sur le terrain de stationnement, a fait feu sur lui. La balle a sifflé à ses oreilles et s'est enfoncée dans sa voiture. On a voulu l'assassiner.

V

L'assassin s'énerve

Le Manchot prit le récepteur que lui tendait Yvonne Riendeau.

– Lafleur, ici Robert Dumont, que s'est-il passé exactement ?

L'avocat était nerveux. Il parlait beaucoup plus rapidement qu'à l'ordinaire.

– Je reviens du palais de justice. J'arrive au bureau, je stationne ma voiture. J'allais descendre lorsque je me suis souvenu que j'avais échappé un vingt-cinq cents sur le tapis en cherchant de la monnaie pour payer l'entrée sur le terrain de stationnement. Je me penche et, à ce moment, j'entends un léger sifflement et un bruit sec et je constate qu'une balle a été tirée. Si je ne m'étais pas penché, je l'aurais reçue à la tempe. J'ai vu la

balle qui venait de s'enfoncer dans ma voiture, du côté du passager, près du plafond. Je n'ai pas osé bouger. Quand, enfin, je suis descendu de voiture, celui qui a voulu me tuer devait être loin.

– Vous vous êtes penché au moment où la balle a été tirée ? Pensez-vous qu'il croit vous avoir touché ?

L'avocat devina la pensée du Manchot.

– Non, je ne peux disparaître et laisser croire que je suis sérieusement blessé. Tout d'abord, je suis avocat et j'ai énormément de travail, deuxièmement, même si l'assassin s'est éloigné, il a pu demeurer dans les parages afin de savoir si oui ou non il avait fait mouche.

– Vous avez raison. Vous avez prévenu la police ?

– Non.

– Pourquoi ?

– J'ai préféré vous avertir. La police viendrait ici, ferait une enquête, les journalistes s'en mêleraient et je déteste ce genre de publicité.

– Oui, mais la police vous protégerait.

– Allons donc, on n’attacherait sûrement pas quelqu’un à mes pas, jour et nuit.

– Vous avez entendu le coup de feu ?

– Non et probablement que personne ne l’a entendu non plus. Il y a une circulation dense dans ce coin de la ville, beaucoup de bruit, un coup de feu passe inaperçu.

– Je me rends à votre bureau, maître. J’aimerais retirer cette balle de votre voiture, l’envoyer dans un laboratoire. On saura quelle arme a été utilisée.

– Je ne bouge pas d’ici. J’ai des clients, mais Janine aura les clefs et vous indiquera ma voiture.

– Entendu, je vous remercie. Le détective raccrocha et se tourna vers Yvonne. L’ex-danseuse s’était assise dans un fauteuil et paraissait abattue. Le Manchot s’approcha :

– Vous l’aimez ?

Du revers de la main, elle repoussa une mèche de cheveux et leva les yeux.

– Je suis folle de m’amouracher d’un avocat. Je ne suis pas digne d’un homme comme lui.

Elle se releva.

– J'ai peur ! Il semble qu'on ait affaire à un maniaque. Ce fut Hector et maintenant, on tente d'éliminer Louis. Qui sait si je ne suis pas la prochaine sur sa liste ?

Elle se colla au Manchot.

– Vous allez me protéger, n'est-ce pas ?

Et pour la seconde fois, en moins d'une heure, le Manchot se trouvait en présence d'une femme prête à s'offrir. Yvonne Riendeau se servait de ses charmes pour arriver à ses fins. Huguette Bouvier, par contre, voulait rattraper le temps perdu, elle voulait connaître l'amour.

– J'ai la certitude que vous n'avez rien à craindre. Celui qui a tué Hector Riendeau croit que l'avocat sait quelque chose qui pourrait lui nuire et a décidé de le supprimer. Mais je n'ai pas l'impression qu'il y aura d'autres victimes. Vous saluerez votre père pour moi, lorsqu'il rentrera. C'est un homme très sympathique.

– Il adore la vie, avoua Yvonne. Je me demande où il a pu aller. Il croit que je le

surveillance comme s'il était un enfant. Au lieu de me dire où il va, il s'échappe, comme un collégien. Hier midi, par exemple, j'ai eu besoin d'un renseignement. J'ai téléphoné, je le croyais ici, eh bien non, il était sorti. Il n'a jamais voulu me dire où il était allé.

Le Manchot camoufla un sourire. Il ne voulait pas trahir le secret d'Onil Breton.

– Votre père a une voiture ?

– Oui, mais une antiquité. Il n'a jamais voulu la changer et aujourd'hui, son automobile a pris une valeur certaine. Les voitures des années 40 sont excessivement rares. De plus, il en a toujours bien fait l'entretien comme s'il s'agissait d'un bijou précieux.

– Il doit profiter du fait que vous êtes occupée pour se promener au volant de son véhicule.

– Sans doute. J'espère vous revoir, monsieur Dumont. Vous savez, j'ai besoin de beaucoup de réconfort avec tout ce qui arrive. Je me sentirais plus en sécurité en sachant que vous me protégez.

Lorsque le détective fut enfin sorti de

l'appartement des Riendeau, il se sentit soulagé. Le Manchot adorait les jolies femmes et repousser deux d'entre elles en si peu de temps ne le laissait pas indifférent.

« Il faudra que je revienne, car j'ai très peu appris de choses. J'ai bien d'autres questions à lui poser. »

Le Manchot se rendit directement au bureau de l'avocat. Janine Tanguay, la secrétaire, attendait sa visite.

– Monsieur Lafleur m'a remis les clefs de sa voiture. Tenez, venez près de la fenêtre, on voit son automobile d'ici.

Elle lui indiqua l'emplacement.

– Avez-vous remarqué quelque fait suspect avant l'arrivée de maître Lafleur ? Personne ne s'est informé s'il était à son bureau, ou quelque chose du genre ? questionna le Manchot.

La secrétaire avoua :

– Je reçois plusieurs appels de ce style, tous les jours, mais cet après-midi il n'y en a eu que très peu. Une femme désirait des renseignements,

c'est une cliente de maître Lafleur. Un homme a également appelé, demandant si maître Lafleur était présentement à son bureau et comme j'ai répondu négativement, il a voulu savoir à quelle heure je l'attendais. Je venais tout juste d'avoir des nouvelles de mon patron, alors, j'ai répondu qu'il serait à son bureau dans une heure environ. J'ai voulu savoir qui parlait, l'homme a refusé de donner son nom. « Je l'attendrai au terrain de stationnement. Il place toujours sa voiture là ? » m'a-t-il demandé. J'ai répondu oui et l'homme m'a assuré qu'il n'avait que deux mots à lui dire.

Le détective demanda :

– Vous n'avez pas trouvé cette attitude surprenante ?

– Pas du tout, la plupart des personnes qui téléphonent préfèrent ne pas laisser leur nom. On dirait que les clients n'ont pas confiance aux secrétaires.

– Mais rares doivent être ceux qui affirment qu'ils vont retrouver maître Lafleur sur le terrain de stationnement.

– Pour ça oui, maintenant que vous m’y faites songer, j’avoue que c’est la première fois depuis que je travaille ici.

– Reconnaissez-vous la voix de cet individu ?

– Je ne pense pas. L’homme souffrait d’une extinction de voix, j’avais de la difficulté à comprendre ce qu’il me disait et il m’a avoué être atteint de laryngite...

Le Manchot remercia la secrétaire et sortit en disant : « Je vous rapporte les clefs dans quelques minutes. »

Il se rendit au terrain de stationnement, retira la balle qui s’était logée juste au-dessus de la porte, du côté du chauffeur.

Le détective descendit de voiture, alla se placer plus loin entre deux automobiles.

« Lafleur arrive, le tueur est caché à peu près ici. La fenêtre du côté du chauffeur est baissée, Lafleur offre une cible parfaite. L’homme fait feu au moment où Lafleur se penche et la balle traverse la voiture pour se loger de l’autre côté. Oui, tout est logique. »

Le détective retourna au bureau de l'avocat pour remettre les clefs à la secrétaire.

– Maître Lafleur est occupé ?

– Oui, comme vous pouvez le constater, deux personnes attendent d'être reçues et il est en compagnie d'un client.

– Dites-lui que je lui conseille de prendre un taxi en sortant d'ici, de ne point se rendre au terrain de stationnement. Il est inutile de courir des risques.

La jeune Janine demanda :

– Alors, c'est vrai ce qu'il m'a dit, on a tiré sur lui ?

– Oui. Je suppose qu'il vous a conseillé de ne pas en dire un mot ?

– C'est ça. Si je ne m'étais pas rendu compte qu'il était d'une nervosité extrême, si je n'avais pas insisté, il est probable que je n'aurais rien su.

– Si maître Lafleur désire me parler, je serai à mon bureau.

Le Manchot retourna à son automobile,

décrocha le récepteur de l'appareil téléphonique placé dans sa voiture et communiqua avec son assistante.

– Candy, Michel est-il de retour ?

– Pas encore, mais il va sûrement se rapporter avant la fin de l'après-midi.

– Qu'il m'attende, d'ailleurs, je veux vous parler à tous les deux, nous avons beaucoup de travail sur la planche.

– Entendu.

Lorsqu'il arriva à son agence, le grand Michel Beaulac venait tout juste de revenir au bureau.

– Vous allez être fier de moi, patron, j'ai terminé l'enquête sur l'affaire Foisy. Monsieur Foisy a été très satisfait. J'ai réussi, un de ses employés a fait des aveux. Ce n'était pas le comptable qui falsifiait les livres d'une façon aussi habile.

– Donc, rien en vue pour demain ?

– Candy ou Yamata ont sûrement du travail pour moi.

– Moi, j’en ai. Viens nous rejoindre, Candy.

La jolie blonde passa dans le bureau de son patron.

– Laisse la porte ouverte, il n’y a personne à la réception, je veux voir si quelqu’un entre, recommanda le Manchot.

Déjà, Michel avait pris place dans le meilleur fauteuil et s’était étiré les jambes.

– Qui a déjà vu quelqu’un s’asseoir de cette façon ? remarqua Candy en faisant presque de l’acrobatie pour ne pas trébucher dans les jambes du grand Michel.

– Toi, tu es tellement forte du buste que tu manques d’équilibre, ricana Michel.

– Au moins, moi, j’en ai dans la tête, de l’équilibre.

Et elle se laissa tomber dans un fauteuil.

– Je préfère de beaucoup enquêter plutôt que d’agir comme réceptionniste. Heureusement que Yamata sera de retour demain.

Michel grogna :

– Ne me parle pas d'elle, veux-tu ?
Remarquez, patron, je trouve votre mère très gentille, mais elle exagère en prenant un appartement avec Yamata.

Le Manchot avait déjà sorti un calepin de sa poche et placé sur son bureau la bande de l'enregistrement fait par l'avocat Lafleur.

– Si vous voulez écouter, ce que j'ai à vous conter vous intéressera sûrement et, demain, je veux que vous vous mettiez au travail.

Le téléphone sonna. Le Manchot fit signe à Candy de prendre l'appel.

– Je ne suis pas ici, je ne veux pas être dérangé, murmura rapidement le détective.

Candy décrocha le récepteur.

– Agence de détectives privés Robert Dumont, « Le Manchot »... Je regrette, monsieur Dumont est absent. Qui l'appelle ? Le sergent-détective Pascal de la police de Ville de Laval... c'est important ? Bon, je lui demanderai de vous rappeler...

Le Manchot faisait des signes à la statuesque

blonde.

– Voulez-vous m’excuser une seconde, sergent... Oui... Bonjour, patron... le sergent Pascal vient tout juste de téléphoner... il est encore au bout du fil... vous allez prendre l’appel dans votre bureau ?... Très bien.

Directement dans le récepteur, elle ajouta :

– Monsieur Dumont vient d’arriver, vous avez de la chance, sergent, une seconde, je vous le passe.

Candy se pencha et appuya sur des boutons placés sur l’appareil téléphonique du Manchot, elle tendit ensuite le récepteur au patron.

– Oui. Allô ! Sergent Pascal ?

– Bonjour Dumont. Dites-moi, puisque vous êtes parti en compagnie de Lafleur, avez-vous pu l’interroger plus longuement.

– Non, pourquoi cette question ?

– Nous, les policiers, avons des informateurs partout. À la Cour, devant plusieurs témoins, Lafleur a parlé de la mort de Riendeau et il a laissé entendre qu’il en savait beaucoup plus long

que la police. Pour l'instant, paraît-il, il préfère se taire. Croyez-vous qu'il veut impressionner la presse et les policiers ?

– Possible. Un avocat cherche toujours une certaine forme de publicité.

– Surtout un avocat comme Lafleur. J'ai fait une enquête sur lui. Il est honnête, mais il ne refusera pas une petite combine qui lui rapportera quelque chose. Un exemple, il incitera un accidenté à ne pas régler hors cours, à intenter un procès ; souvent l'accidenté ne recevra guère plus. Qui y gagnera ? L'avocat seulement. Il est également l'attaché légal de quelques propriétaires de boîtes de nuit qui présentent des spectacles de danseuses nues. Il a déjà défendu quelques trafiquants de drogue. Autrement dit, pour lui, tout est bon quand il y a de l'argent au bout. Alors, s'il peut retirer quelque publicité de cette affaire, il le fera. De plus, nous avons tous l'impression qu'il s'agissait d'un suicide ; il ne faut pas oublier que c'est lui qui nous a prouvé, hors de tout doute que c'était un meurtre. Maintenant, tout le monde sait que Riendeau était

gaucher.

– Lafleur connaît peut-être beaucoup de choses, mais j’ai l’impression qu’il parlera beaucoup moins à l’avenir.

– Pourquoi dites-vous ça ?

– Oh, une idée, seulement, fit le Manchot en souriant.

– Vous me cachez quelque chose, Dumont.

– Je songe tout simplement à l’assassin qui pourrait avoir peur et chercher à éliminer Lafleur. Vous savez, il y a un vieux proverbe qui dit qu’à cracher en l’air, ça finit par nous retomber sur le nez.

Pascal alors avoua au Manchot.

– J’ai décidé de faire lever un mandat de perquisition pour que nous puissions fouiller le logis de Riendeau.

– Pourquoi ?

– Cet homme possédait sûrement des dossiers secrets. Plusieurs se sont plaints de lui. Il a déjà été accusé de chantage. Or, nous n’avons trouvé

aucun dossier compromettant dans ses bureaux.
Selon moi, il gardait ça ailleurs.

– Et vous croyez que c’est chez lui ?

– Oui.

– Qu’est-ce qui vous fait dire ça ?

– Madame Riendeau nous a refusé l’entrée de sa demeure parce que nous n’avions pas de mandat.

– Vous lui avez dit ce que vous cherchiez ?

– Non. Nous avons voulu fouiller le bureau et la chambre de la victime, tout simplement. Je ne veux pas qu’elle fasse disparaître les dossiers qui sont intéressants.

Le détective prit bien garde de mentionner au sergent qu’il avait passé plus d’une heure à scruter les dossiers du détective Riendeau et qu’il avait conseillé à Yvonne de les placer en lieu sûr car si ces dossiers tombaient entre des mains malhonnêtes, ça pourrait coûter cher à certaines gens.

– Dès ce soir, j’aurai le mandat et madame Riendeau recevra ma visite. Et vous, de votre

côté, rien de nouveau ?

– J’ai interrogé madame Bouvier. Je ne vois aucun mobile valable qui l’aurait poussée à tuer Riendeau. Il s’est moqué d’elle, il est vrai, mais ce n’est pas suffisant pour faire perdre la tête à une femme intelligente comme elle. Une ex-religieuse a sûrement quelques bons principes. Je ne la vois pas, tuant froidement un homme comme Riendeau. J’ai également causé avec le père de madame Riendeau. Un brave homme bien sympathique qui a conservé son esprit de campagnard.

Les deux hommes promirent de se tenir au courant des moindres développements. Le Manchot, sitôt l’appel terminé, composa un numéro et demanda madame Yvonne Riendeau. Lorsque cette dernière répondit, le détective dit simplement.

– Rappelez-moi de l’extérieur, je suis à l’Agence.

Et il donna le numéro. Michel demanda aussitôt :

– Vous pensez que l'on surveille la ligne téléphonique de cette femme-là ?

– On ne prend jamais trop de précautions. Maintenant, préparez-vous à prendre des notes. Il faut se mettre au travail au plus tôt. Vous avez lu les journaux de ce matin ? Vous avez dû apprendre la mort d'Hector Riendeau, un détective privé.

Candy approuva, quant à Michel, il ajouta :

– J'ai bien lu ça, mais je n'avais jamais entendu parler de ce Riendeau.

La sonnerie du téléphone mit fin à la conversation :

– Allô ! fit le Manchot en décrochant.

– Yvonne Riendeau à l'appareil. Pourquoi me faire appeler de l'extérieur ? Vous croyez que les policiers...

– Je demande toujours ça à mes clients quand ils sont considérés comme suspects. Je viens de causer avec le sergent-détective Pascal. Il a voulu jeter un coup d'œil dans les appartements de votre mari ?

– Oui. Mais j’ai refusé. Vous avez vu les dossiers ? Il y en a beaucoup trop qui sont explosifs. Je ne peux les laisser entre les mains des policiers. Je causerais des ennuis à des dizaines de personnes.

– Vous avez entièrement raison. Mais on doit surveiller votre maison, si on vous voit sortir avec un paquet, on vous interceptera. Le sergent a demandé un mandat de perquisition.

– Je m’en doutais, mais ne craignez rien, il ne trouvera absolument rien.

– Qu’avez-vous fait des documents ? Vous ne les avez pas détruits ?

– Oh non ! J’ai parlé de tout ça avec papa. Nous avons fait le tri dans la filière, nous n’y avons laissé que les dossiers qui datent de quatre ans et plus et ceux qui n’ont aucun intérêt. Il en reste quand même suffisamment pour tenir les policiers occupés.

– Et les autres ?

– Papa a mis ça dans des sacs. Sa voiture est dans le garage. Il n’a pas à sortir de la maison

pour s'y rendre. Il a placé les sacs dans le compartiment arrière sous un tas de vieilleries qu'il conserve. Actuellement, il fait sa toilette. Il sortira d'ici, fleur à la boutonnière. Il grimpera dans sa voiture, la stationnera devant la maison au cas où nous serions surveillés, il reviendra à l'intérieur et en sortira de nouveau avec une gerbe de fleurs. Les policiers, s'ils sont là, croiront qu'il va à un rendez-vous. Il se rendra à la gare centrale, louera un ou deux casiers, si nécessaire, et y placera les fameux sacs contenant les documents.

Le détective ne put s'empêcher de la féliciter.

– Vous savez, monsieur Dumont, à vivre auprès d'un homme comme Hector, on apprend bien des trucs.

– Si le sergent vous parle de moi, je n'ai fait que discuter avec votre père, vous étiez absente quand je suis allé chez vous.

– Entendu.

Lorsqu'il eut raccroché, le Manchot résuma l'affaire Riendeau à ses deux collaborateurs.

– Nous allons maintenant dresser la liste des suspects, même ceux qui ont un alibi. Tout d’abord, notez les noms de Bouvier et de maître Lafleur. Lafleur n’a pas quitté son bureau. Bouvier, si c’est vrai, ne s’est absenté que quelques secondes et il voyait toujours l’ombre de l’avocat et l’entendait dicter. Mais Bouvier a été vu dans l’escalier menant à l’étage inférieur. Dit-il la vérité ? Je le crois. Il ne semble pas être le genre d’homme qui peut tuer.

Puis, le détective leur parla de madame Bouvier.

– Huguette est une ex-religieuse, très intelligente. C’est une femme habile qui se moque de son mari, qui engage un détective privé, non pas pour nuire à son époux, mais pour se protéger. Elle adore les hommes et trompe régulièrement son conjoint. Elle n’a aucun alibi. Elle m’a caché le fait qu’elle connaissait Yvonne Riendeau.

Candy demanda :

– Vous la soupçonnez ?

– Elle est peut-être capable de commettre un meurtre, mais le mobile est nettement insuffisant. Elle peut avoir entendu, à la radio, la nouvelle que Lafleur cachait quelque chose aux policiers. Mais c'est un homme qui a téléphoné au bureau de l'avocat pour savoir quand il rentrerait. Il faudrait qu'elle ait un complice. Encore une fois, il y a absence de mobile, à moins qu'elle ait voulu se procurer les dossiers compromettants de Riendeau et faire chanter certaines personnes. Mais je ne la crois pas rusée à ce point-là.

Puis, il parla d'Yvonne Riendeau.

– Jusqu'ici, c'est la suspecte numéro un. Elle n'aime plus son mari. Elle touchera cent mille dollars, elle possédera tous les dossiers. Ça expliquerait l'histoire de la main droite. Elle veut qu'on croit que l'assassin a voulu simuler un suicide, mais qu'il s'est trompé de main. Donc, immédiatement, les policiers rayeront son nom de la liste des suspects. Elle a un alibi parfait, mais elle a pu engager un tueur à gages, il y a plusieurs semaines et on a fixé la date du meurtre. Elle ne l'a plus revu et ne le paiera que beaucoup plus

tard. Ça se tient parfaitement, mais ce sera très difficile à prouver.

Michel demanda :

– Et si le complice était son père ? Vous avez parlé du brave type, du bon diable, celui qui est sympathique et qu'on ne soupçonne jamais.

– Onil Breton est très intelligent. Il vient à peine de se réconcilier avec sa fille. Selon moi, il n'aurait pas trempé dans une telle affaire. Ce n'est pas le genre d'homme que je crois capable de tuer de sang-froid. Par contre, s'il s'est présenté au bureau de Riendeau, ce dernier l'a sûrement laissé entrer, il ne s'est douté de rien puisque Breton est son beau-père. Aussi bien dire que le bonhomme n'a pas d'alibi. Il est allé au cinéma, donc, impossible à vérifier. Autre fait troublant, il est sorti sans nous prévenir, Yvonne et moi, et c'est environ une heure plus tard qu'on tirait sur Lafleur. Tout comme Huguette Bouvier, il a pu savoir, par un bulletin de nouvelles, que Lafleur cachait quelque chose aux policiers.

Le grand Michel souligna le nom de Breton.

– Dans tous les romans policiers que j’ai lus, c’est le personnage le plus sympathique qui est coupable.

– Tu n’auras pas à t’intéresser à lui, c’est moi qui m’en chargerai. J’ai d’autres suspects et ceux-là, je n’ai même pas pu les rencontrer.

Il nomma tout d’abord Micheline Sauriol.

– Ex-secrétaire de Riendeau, elle a été sa maîtresse. Elle est mariée et il la faisait chanter, lui arrachant des sommes importantes. Il y a également le mari de cette Micheline. J’ignore qui il est, ce qu’il fait. Il pouvait être au courant de ce qui se passait. La jalousie fait commettre bien des bêtises. Tu enquêteras sur lui, Candy et toi, Michel, tu essaieras d’entrer en contact avec Micheline Sauriol.

Candy se moqua :

– Michel et Micheline, un roman d’amour qui se dessine à l’horizon.

– Cesse de railler la grosse, répliqua Beaulac. Toi, on sait fort bien comment tu t’y prends pour faire jaser les hommes.

La jolie blonde voulut répliquer, mais le Manchot imposa le silence en continuant :

– Il y a Sally Carter. Selon Yvonne Riendeau, elle est jeune, jolie, c'est une prostituée. Hector se l'est payée en l'engageant comme secrétaire. Mais Sally avait un souteneur, Eddy, « le Couteau » Brisebois, un drogué, le genre petit salaud. Il est allé voir Riendeau et l'a battu. Eddy est capable de tuer, mais comme son nom l'indique, il se sert toujours du couteau. Cependant, quand un revolver repose sur un bureau, ça devient tentant. Si tu rencontres ce type Candy, sois prudente. Il verra en toi une de ses futures « employées ». Il est capable de te droguer pour t'attirer dans ses filets.

– Soyez sans inquiétude, Robert, je ne suis pas née d'hier. J'en ai vu bien d'autres.

– Et moi, fit Beaulac, je me charge de la jolie Sally. Où peut-on retrouver ce charmant couple ?

Le Manchot transmit les détails obtenus d'Yvonne.

– Enfin, j'ai trois autres noms, des hommes

d'affaires pour qui Riendeau a enquêté et qu'il faisait chanter. Arthur Dumais, importateur qui, pendant un certain temps, a trafiqué de la drogue. On lui avait volé de la marchandise et il a eu la malencontreuse idée de demander à Riendeau d'enquêter pour découvrir le voleur. Depuis, Riendeau le faisait chanter. Il lui faisait payer de fortes sommes. Il y a eu un versement de dix mille dollars et un autre de cinq mille.

– Il n'y allait pas avec le dos de la cuillère, remarqua Michel.

– Non et avec les deux autres non plus. William Fournier, un bijoutier. Un de ses employés lui volait régulièrement de la marchandise. Il a engagé Riendeau et ce dernier a travaillé à la bijouterie durant quelques semaines. Il a fait arrêter le voleur, mais il a également pu fouiller les papiers personnels de Fournier, il a pu photographier des livres de comptabilité, des livres secrets. Fournier a caché des revenus importants et si les gouvernants le découvrent, il sera aux prises avec l'impôt. Ça pourrait même le conduire en prison. Encore, il y a une semaine, il

a versé cinq mille dollars à Riendeau. J'enquêterai sur lui tout comme sur Jacques Tougas, un jeune qui a demandé à Riendeau de retrouver sa voiture qu'on lui avait volée. Or, le lendemain du vol de voiture, il y a eu hold-up dans une banque. On a identifié la voiture de Tougas, Riendeau a témoigné en sa faveur auprès des policiers. Or, depuis ce temps, il a obligé Tougas à travailler gratuitement pour lui, lui faisant accomplir les tâches les plus ingrates, comme par exemple, s'introduire dans un appartement, s'y cacher et prendre des photos d'une femme mariée ou d'un époux qui commet l'adultère. C'est un risque énorme. Le photographe doit rapidement prendre la poudre d'escampette sinon, il peut se faire battre et même se faire tuer.

Candy demanda :

– Mais pourquoi accomplissait-il ce travail pour Riendeau ?

– Je l'ignore, mais on peut supposer que le détective a découvert que Tougas s'était servi de lui pour se créer un alibi. Il a rapporté sa voiture

volée, mais en réalité, il peut avoir été mêlé au hold-up. Remarquez que ce n'est qu'une supposition. De toute façon, Tougas menaçait régulièrement Riendeau, il en avait assez de travailler pour lui, de tendre des pièges à des gens mariés, de faire la collection pour ce maître chanteur !

Michel soupira :

– Carabine ! Et un type comme ça se disait détective privé. C'est écœurant. On devrait décerner une médaille à celui qui l'a abattu.

Le Manchot avait terminé son exposé.

– Il y a peut-être d'autres suspects, mais déjà, nous avons une liste importante. Madame Riendeau, son père Onil Breton, les deux Bouvier, l'avocat Lafleur, Micheline Sauriol et son mari, Sally et son proxénète, Arthur Dumais, William Fournier et Jacques Tougas, soit une douzaine.

Candy se leva lentement.

– Vous voulez mon opinion, Robert ?
demanda-t-elle tout à coup.

– Vas-y.

– Le cent mille dollars d’assurance-vie, le faux suicide, l’assassin qui se trompe de main, tout ça sent le chiqué à plein nez. C’est de ce côté qu’il faut chercher. L’assassin a voulu que les policiers pensent au suicide, qu’on croit qu’il a commis une erreur en se trompant de main. Si les policiers croient ça, on élimine déjà des tas de suspects qui savaient que Riendeau était gaucher. Si on suit mon raisonnement, ce sont justement ces personnes-là qu’on doit soupçonner le plus. Madame Riendeau et son père savaient que Riendeau ne se servait pas de sa main droite. Les secrétaires également. Quant aux autres, on peut supposer qu’ils ignoraient ce fait. Donc, ils n’auraient pu monter cette comédie.

Beaulac s’écria :

– Tu élimines trop de suspects rapidement, Candy. Moi, si quelqu’un signe un papier devant moi, je remarque tout de suite s’il est gaucher. Ça me frappe immédiatement et ce doit être la même chose pour la plupart des gens.

Le Manchot approuva son assistant.

– Donc, résuma Candy, je m’occupe surtout de deux hommes. Le mari de la secrétaire et le souteneur de Sally. C’est ce dernier qui m’intéresse le plus. C’est le genre de suspect capable de tuer froidement et d’abattre une autre personne s’il se croit en danger.

– Moi, dès demain, je m’occuperai de madame Sauriol, promet Michel. Quant à Sally, il faudra que je sois prudent. J’attendrai que tu me donnes le O.K., Candy, car je n’aimerais pas trop recevoir un coup de couteau dans le dos !

– Il faut tous être d’une extrême prudence, conclut le Manchot. Nous avons affaire à un assassin qui est très nerveux et s’il se sent menacé, il n’hésitera pas à nous descendre comme il a voulu le faire avec Lafleur. Ce soir, j’aurai pris des renseignements sur les trois hommes d’affaires, j’aurai révisé toutes les notes que j’ai prises, j’y verrai sans doute un peu plus clair et demain vous vous mettez au travail.

La journée tirait à sa fin et on décida de fermer le bureau.

Sans se le dire et surtout, sans en parler au

Manchot, Candy et Michel avaient eu la même idée.

« Pourquoi attendre ? Je téléphonerai chez les Sauriol. Si le mari de l'ex-secrétaire est sorti, j'irai rendre visite à cette femme-là. Je peux également aller au cabaret "le Sapin", c'est là que se tient Sally. Sans l'approcher, je peux me renseigner sur elle, s'était dit Michel. »

Quant à Candy, elle avait décidé d'aller à la boîte de nuit fréquentée par Eddy Brisebois et de faire sa connaissance.

« C'est le soir qu'on enquête sur ce genre de type, si j'attends à demain, on perdra des heures précieuses. »

Mais l'initiative des collaborateurs de Robert Dumont allait causer des tas d'ennuis au Manchot !

VI

Rendez-vous au « Sapin »

Michel avait téléphoné chez les Sauriol, ce fut une voix de femme qui répondit. Il demanda à parler à Roger, le mari de Micheline.

– Je regrette, mon mari est absent, je ne l’attends pas avant onze heures.

Il n’était que sept heures.

– Ca ne peut mieux tomber. Mon nom est Michel Beaulac et j’enquête sur la mort d Hector Riendeau. J’aurais quelques questions à vous poser.

– Je ne sais absolument rien. J’ai travaillé durant quelques semaines pour monsieur Riendeau, c’est tout. Je ne comprends pas pourquoi mon nom serait mêlé à cette affaire.

– Madame Sauriol, je ne suis pas de la police

officielle. J'enquête pour une compagnie d'assurances. En répondant à mes questions, vous pourrez vous éviter des tas d'ennuis. Je suis au mieux avec la police officielle. Tôt ou tard, on communiquera avec vous car les policiers savent que Riendeau vous faisait chanter et que votre mari lui en voulait.

La femme fut un long moment sans parler.

– Qui me dit que vous êtes véritablement enquêteur ?

– Je puis le prouver, je travaille pour l'agence de Robert Dumont, le Manchot, c'est facile à vérifier et mon but est de vous aider et non de vous nuire. Si vous attendez que les policiers s'occupent de vous, les journalistes seront mis au courant et...

– Vous n'avez pas de questions à poser à mon mari ?

– Pas pour l'instant.

– Dans ce cas, je vous attends vers huit heures.

Elle donna son adresse. Michel, ayant du temps devant lui, décida de téléphoner à Yamata

pour savoir comment elle s'était installée. Reconnaisant la voix de la mère du Manchot, il voulut parler à son amie de descendance japonaise et en fit la demande.

– Je regrette, Michel, mais elle est sortie. Elle était fatiguée, elle avait besoin de se changer les idées. Elle a téléphoné à une amie, j'ignore quand elle rentrera. Mais elle sera au bureau demain matin.

– Vous avez terminé votre installation ?

– Presque.

– Yamata ne doit pas trop s'ennuyer de moi puisqu'elle s'amuse avec d'autres.

– C'est justement l'inverse, grand idiot. Yamata ne peut se passer de vous, elle est incapable de demeurer seule ou encore avec moi. Elle vous adore.

– Elle l'a prouvé en me quittant.

– Mettez-vous donc dans la tête qu'elle veut que vous la demandiez en mariage, ce n'est pas ce que j'appelle « quitter quelqu'un », moi.

– Je la verrai demain.

Michel raccrocha d'un geste rageur. Yamata se vengeait en sortant avec d'autres, il en était sûr. « C'est du véritable chantage. Elle veut exciter ma jalousie. Eh bien, ce petit jeu-là, ça peut se jouer à deux. »

À huit heures, il arrivait à l'appartement de Micheline Sauriol.

La femme qui vint lui ouvrir était aussi grande que lui, mince, cheveux bruns, jolie, elle avait presque quarante ans.

– Madame Sauriol ?

– Oui.

– Je suis Michel Beaulac, fit le jeune détective en lui montrant sa carte d'identité.

– Entrez.

Elle portait des pantalons qui la faisaient paraître encore plus grande, elle devait sûrement mesurer près de six pieds puisqu'elle était chaussée de sandales sans talons. Le chandail qui la moulait prouvait qu'elle avait des seins volumineux et tombants qui auraient eu besoin de soutien.

– Je croyais que je n’entendrais plus jamais parler de monsieur Riendeau depuis que mon mari lui a appliqué son poing sur le nez. Assoyez-vous, monsieur Beaulac. Prendriez-vous un café ou un coca-cola ? C’est tout ce que je peux vous offrir.

– Je sors à peine de table, je vous remercie. Si je comprends bien, Riendeau vous a obligée à lui verser certaines sommes ?

Elle n’était pas à l’aise. Causer de ses erreurs passées avec un pur étranger, c’est toujours gênant.

– Roger et moi, nous sommes un couple libéré. N’allez pas mal nous juger, non. Au début de notre mariage, nous ne sortions jamais l’un sans l’autre. Nous nous aimons toujours autant. Mais un jour, j’ai appris que mon mari me trompait. Nous avons eu une longue explication. Roger disait toujours m’aimer, que c’était une simple aventure, que tous les hommes étaient comme lui. Moi, j’ai longtemps refusé de l’admettre ; malheureusement, j’avais beaucoup d’exemples sous les yeux. Alors, j’ai pardonné à

Roger. Quant à lui, il ne m'a jamais empêché de sortir avec des amies, il n'a jamais posé de questions. Mais je lui étais fidèle. Avec l'augmentation du coût de la vie, cette maison à payer, comme je n'ai jamais eu d'enfants, j'ai décidé de travailler. Monsieur Riendeau avait fait paraître une annonce demandant une secrétaire. J'ai postulé. Il payait fort bien mais j'ai vite compris qu'il attendait autre chose de moi. Hector était un homme qui paraissait bien, un dur, avec beaucoup de charme. Alors, pour me venger de Roger, je suis devenue sa maîtresse. Contrairement à Roger, Hector me dominait, me laissait savoir qu'il était le maître. Roger semble me craindre. Je suis très fouguese en amour. Je suis plus grande, plus forte que lui, il jouait à l'esclave et je détestais ça. J'ai trouvé chez Hector ce qui me manquait. Mais il avait fait enquête sur moi, sur mon mari, il savait que nous possédions une maison, alors un jour, il m'a montré des photographies qu'il avait prises dans son bureau.

Elle avait la tête penchée et parlait à voix très basse.

– Il y avait un divan dans ce bureau. Hector fermait la porte, y plaçait une carte disant qu’il était absent et nous n’étions jamais dérangés. J’ignorais qu’il y avait un appareil photographique caché. Quand il m’a menacée de faire parvenir ces photos à Roger, j’ai eu peur et j’ai payé la somme qu’il m’exigeait, un premier mille dollars. Hector est ensuite revenu à la charge et c’est là que j’ai décidé de tout avouer à mon mari. Après tout, il avait fait la même chose. Je m’en souviens, c’était un matin, pendant le déjeuner. Roger m’a écoutée sans dire un mot. Il a terminé son café et, avant de sortir, il a murmuré : « Il fallait m’y attendre. Je ne te blâme pas. Mais tu aurais pu choisir mieux qu’un salaud de cette espèce. » Ce jour-là, en arrivant au bureau, j’ai dit à Hector qu’il n’aurait plus un sou de moi, que mon mari était au courant, que je quittais mon emploi et que s’il cherchait à m’arracher de l’argent, nous le ferions arrêter. Il ne me croyait pas, mais je le sentais nerveux. Je serais partie et tout serait probablement entré dans l’ordre ; c’est alors que Roger est arrivé. Il avait pris quelques verres. Il a simplement

demandé : « C'est lui, l'écœurant qui t'a arraché mille dollars ? Tu vas lui remettre cet argent tout de suite. » Hector a éclaté de rire et, d'une poussée, il a fait reculer mon mari jusqu'au mur. Roger n'était pas de taille à lutter contre Hector. Alors, j'ai eu peur et j'ai décidé d'intervenir. Je suis assez forte. Je me suis avancée vers Hector qui me tournait le dos. Rapidement, j'ai glissé mes bras sous les siens, j'ai ramené mes mains derrière sa tête. Je le tenais solidement, il ne pouvait bouger. Roger, à ma grande surprise, a foncé sur lui et lui a appliqué deux coups de poing en pleine figure. Quand j'ai laissé Hector, il est tombé au tapis. Roger a alors ouvert le tiroir du bureau et a pris l'argent qui se trouvait dans la caisse, quelques centaines de dollars, seulement. « Viens, Micheline, m'a-t-il dit, et toi, salaud, si tu t'approches encore de ma femme, si tu tentes de nous faire chanter, si tu portes plainte à la police, tu te retrouveras derrière les barreaux. » Et je suis partie avec Roger. Je n'ai jamais plus revu Hector, c'est ce matin seulement, en lisant le journal, que j'ai appris ce qui lui était arrivé.

Son histoire était touchante, elle disait

sûrement la vérité.

– Votre mari a dû lui en vouloir ? Ils ont dû se rencontrer ?

– Je ne crois pas. Depuis ce fameux jour, Roger m'a fait comprendre que j'étais libre de sortir avec qui je voulais, pourvu qu'il n'y ait pas de scandale. Je sais que lui, il a une nouvelle petite amie. Mais nous sommes quand même très heureux tous les deux. En vacances, nous avons un plaisir fou. Nous nous faisons passer pour le frère et la sœur et c'est à qui de nous deux ferait le plus de conquêtes. Vous trouvez peut-être cela imbécile, mais nous, ça nous amuse.

Michel se leva et la jeune femme l'imita.

– Où étiez-vous, hier, à l'heure du midi ?

– Mon mari a dîné avec des compagnons de travail, quant à moi, j'étais seule, ici, donc je n'ai pas d'alibi. Mais je ne vois pas pourquoi la police m'ennuierait. Toute cette histoire, c'est du passé. Vous avez promis de m'aider. Vous empêcherez les policiers de nous importuner ?

Elle s'était rapprochée du grand Beaulac.

– Je sais toujours me montrer reconnaissante envers ceux qui me rendent service.

Dans un moment comme celui-là, Michel songeait toujours à Yamata, la femme qu'il aimait, et tout de suite, il regagnait son équilibre, repoussait toutes les avances. Cette fois encore, il songea à sa jeune amie, mais il la voyait entre les bras d'un autre homme, dansant, s'amusant et, de nouveau, l'esprit de vengeance revint à la surface.

Il lui fallait savoir jusqu'où pouvait aller la grande Micheline. Aussi, il l'attira dans ses bras, l'embrassa avec passion, mais lorsque la main de Michel se glissa sous le chandail pour caresser les seins de la femme, elle le repoussa gentiment.

– Non, je vous en prie, soyez raisonnable.

Mais elle ajouta aussitôt :

– Nous pourrions nous revoir, mais ailleurs qu'ici. Roger n'a jamais amené une petite amie dans notre logis et je ne voudrais pas commencer ça.

Soudain, le grand détective eut une idée.

– Vous m’avez dit tout à l’heure que vous pouviez sortir, sans que votre époux vous pose de questions.

– C’est vrai.

– Alors, si vous m’accompagniez ce soir ?

– Ce soir ?

– Oui, je joindrais l’utile à l’agréable. Je dois me rendre dans une boîte de nuit où je rencontrerai des suspects qui détestaient Riendeau.

Micheline haussa les épaules :

– Avez-vous découvert quelqu’un qui avait du respect pour cet homme ?

Beulac poursuivit son idée.

– Je me vois mal, seul, dans cette boîte. J’attirerais immédiatement l’attention. Vous pourriez venir avec moi. J’aimerais me faire accompagner par quelqu’un qui me plaît et qui a également intérêt à voir s’éclaircir le mystère de la mort de Riendeau.

Micheline le regarda longuement.

– C'est sérieux ?

– Mais oui.

– Je ne reviendrais pas trop tard ? Mon mari ne pose pas de questions, mais jamais je ne reviens aux petites heures du matin.

– Je vous ramènerai à une heure raisonnable.

– Vous me donnez le temps de me préparer ?

Michel jeta un coup d'œil sur sa montre.

– Prenez tout votre temps, il n'est pas neuf heures. Il ne faut pas arriver trop tôt.

Elle passa dans la salle de bains, y resta une dizaine de minutes et en sortit vêtue d'une robe de chambre.

– Je m'habille, je suis prête dans deux minutes... votre prénom est Michel, n'est-ce pas ?

– Oui, Micheline et Michel, le couple parfait !

Elle entra dans sa chambre et, à peine deux minutes plus tard, elle l'appela :

– Michel, viendriez-vous ici, une seconde ?

– Certainement.

Il entra dans la chambre. Elle avait enfilé une robe, des talons hauts, elle lui tournait le dos. Sa robe était ouverte et laissait voir son dos jusqu'aux hanches.

– Pourriez-vous m'aider à monter ma fermeture éclair ?

– Certainement.

Lorsque les mains de Michel touchèrent la robe de Micheline, elle s'appuya contre lui. Michel laissa ses doigts glisser jusqu'à l'avant et caressa les seins de madame Sauriol. Elle tourna la tête et offrit ses lèvres. Le baiser fut long, passionné.

Enfin, elle se dégagea et ajouta d'une voix troublée par l'émotion.

– La fermeture éclair est dans le dos, pas en avant.

Le grand Mike éclata de rire, fit monter la glissière et Micheline se dégagea en se retournant.

– Comment me trouvez-vous ? Je ne vous ferai pas honte ?

– Pas du tout, mais...

– Mais quoi ?

– Avec vos talons hauts, vous êtes plus grande que moi.

Micheline se mit à rire. Elle avait perdu toute sa nervosité.

– J'aime dominer les hommes.

Elle jeta une écharpe en soie sur ses épaules et prit son sac.

– Allons-y. J'espère que vous ne me conduisez pas dans un bouge ?

– Hélas oui, un des pires de la métropole. Mais je serai là pour vous protéger.

– Oh, je ne crains personne. Je ne vous ai pas tout dit, vous savez. Quand j'étais plus jeune, j'ai représenté le Canada dans une compétition internationale de judo.

– Un gars prévenu est un gars prévenu, je me tiendrai sur mes gardes !

Le Manchot avait fini de mettre de l'ordre dans ses appartements, de ranger les meubles aux endroits où ils étaient avant que sa mère vienne habiter avec lui.

Il s'installa dans son fauteuil préféré, plaça la cassette faite par Lafleur dans son magnétophone et écouta attentivement. « Non, c'est inutile, on n'entend que sa voix, pas autre chose, aucun bruit de porte, rien », conclut-il lorsque la bande sonore se termina.

Il consulta ses notes et la liste des suspects. « Pourquoi ne pas tout de suite me renseigner sur ces trois-là ? »

Il possédait les numéros de téléphone de Dumais et de Fournier, à leur bureau et à leur domicile. Quant au jeune Jacques Tougas, il ne pouvait le contacter que par un seul numéro. Il appela tout d'abord chez Dumais et voulut parler à l'importateur.

– C'est moi, lui répondit-on.

– Je suis Robert Dumont, détective privé.

J'enquête sur la mort d'Hector Riendeau. J'ai vu dans les dossiers...

Dumais le coupa brusquement :

– Encore ? Écoutez, que vous soyez détective privé ou pas, moi, je n'ai rien à me reprocher. J'ai fait l'imbécile une fois, dans ma vie, ce fut de payer ce Riendeau qui me faisait chanter. Plus personne ne me fera peur avec cette histoire. Votre ami qui a téléphoné tout à l'heure a tenté de m'impressionner...

Le détective sursauta :

– Qu'est-ce que vous dites ? Quelqu'un vous a appelé ?

– Ne jouez pas à l'innocent. Vous faites tous partie de la même bande. Remettez mon dossier aux policiers, je m'en fous. Ils ne pourront rien prouver. Je ne paierai pas, c'est clair ?

Et il raccrocha promptement.

« Tiens, tiens, songea le Manchot, quelqu'un a décidé de soutirer de l'argent à des victimes de Riendeau et je sais qui c'est. »

En effet, ce ne pouvait être qu'Onil Breton.

Yvonne lui avait demandé de cacher les dossiers compromettants. Le bonhomme les avait consultés. Il savait que tous ces gens devaient vivre sur des épines, qu'ils craignaient l'intervention des policiers et qu'ils étaient sans doute prêts à tout pour éviter qu'on ressuscite certaines erreurs du passé.

« Le vieux sacripant ! Yvonne Riendeau ne doit sûrement pas être au courant de ce que fait son père. »

Le Manchot décida d'appeler le bijoutier, William Fournier.

– Je regrette, fit une voix de femme, monsieur Fournier ne sera pas ici avant minuit.

– Savez-vous où je peux le rejoindre ?

– Il devait se rendre à son club de nuit « le Sapin », mais il ne s'y attarde jamais. Qui parle, s'il vous plaît ?

– Robert Dumont, j'ignorais qu'il était propriétaire de ce club.

– Il ne s'en vante pas. Moi, je veux qu'il le vende car depuis trois ans, il passe très peu de

soirées à la maison, avec sa bijouterie ouverte les jeudis et vendredis soirs. Voulez-vous qu'il vous rappelle ?

– Non, je le verrai probablement au club.

Le détective raccrocha. Après tout, il n'avait pas à être surpris. Riendeau avait eu pour maîtresse Sally Carter, une prostituée qui se tenait à ce club. Donc, Riendeau devait y aller régulièrement. Le propriétaire du club, qui est également bijoutier, a eu besoin des services d'un enquêteur, il connaissait Riendeau, il n'a pas cherché ailleurs. Chez le jeune Jacques Tougas, une femme lui apprit que l'homme n'habitait plus là depuis plus d'un an.

– Vous ne savez pas où je pourrais le rejoindre ?

– Je regrette, il n'a pas laissé d'adresse.

Le Manchot lança alors :

– Il fréquentait le club « le Sapin », n'est-ce pas ?

– Je ne sais pas s'il y va toujours. Moi, je le lui déconseillais. Ce n'était pas un endroit pour se

faire des amis recommandables.

Le détective raccrocha. Tougas avait également fréquenté « le Sapin ».

– Tout semble vouloir se resserrer autour de ce club.

Sa décision fut prise rapidement. Au lieu d'attendre au lendemain, il allait communiquer avec ses collaborateurs et tous pourraient se rendre au club de nuit.

« Michel pourra essayer de rencontrer Sally, Candy s'occupera d'Eddy "le Couteau" et moi de Fournier et de Tougas. Et s'il survient des pépins, nous serons trois dans le feu de l'action. »

Mais ni à l'appartement de Candy, ni à celui de Michel, on ne répondit à son appel.

Le Manchot pouvait éventuellement se servir de son télé-chasseur (bell-boy) pour communiquer avec ses adjoints.

« Bah, je leur ai dit que je n'avais pas besoin d'eux avant demain. Je vais me rendre seul au club. »

Mais il détestait attirer l'attention, être

reconnu. Il possédait un déguisement qui cadrerait bien avec le milieu.

Il entra dans sa salle de bains et dix minutes plus tard, il s'était posé une barbe et une moustache qui le transformaient complètement. Il endossa un chandail rayé et posa une casquette sur sa tête. On aurait dit un véritable matelot. Mais il n'avait pas terminé. De sa garde-robe, il sortit une boîte contenant une prothèse se terminant par le fameux crochet de fer.

Il enleva son bras artificiel et posa ce fameux crochet qui pouvait, à l'occasion, devenir une arme terrible.

« On saura que je suis manchot, mais jamais on ne reconnaîtra le détective privé. »

Il sauta dans sa voiture. Il avait toutefois l'intention de se stationner dans un coin du port pour se rendre à pied à ce petit cabaret de la rue Saint-Paul, le rendez-vous de plusieurs marins, débardeurs, membres de clubs de motos et prostituées.

Candy s'était maquillée de manière plus extravagante qu'à l'ordinaire. Elle avait brossé ses cheveux blonds et les avait laissés tomber sur ses épaules. Ça lui faisait une énorme chevelure.

Enfin, elle endossa une robe achetée à bon marché, mais décolletée à souhait. Elle se glissa une cigarette au coin de la bouche et jeta un coup d'œil dans son miroir.

« Non seulement j'ai l'air d'une putain, mais d'une fille qui ne fréquente sûrement pas les endroits chics. »

Elle décida de ne pas prendre son automobile et appela un taxi. Lorsque la voiture arriva, elle sortit rapidement pour ne pas attirer l'attention.

Tout de suite, le chauffeur la jugea car il demanda :

– Où je te conduis, la belle ?

– Dans le coin de l'hôtel de ville, en vitesse et en silence, O.K. ?

– Te formalise pas. T’as l’argent pour payer ?

– Si tu veux que j’achète ta bagnole, tu n’as qu’à me dire le prix, idiot ! Envoye, décolle.

Pendant que le taxi filait vers le centre-ville, Candy sortit une boîte de gommes à mâcher de son sac et glissa deux tablettes dans sa bouche. Ça mettait la touche finale à son maquillage.

– T’es pas laide, fit soudain le chauffeur. Je ne vois pas pourquoi tu fréquentes ce milieu. Viens prendre un café avec moi, on va jaser. J’ai souvent des clients, des Américains, ils paieraient cher pour une fille comme toi et t’aurais pas à faire le trottoir.

Candy parut révoltée.

– Je n’ai jamais fait le trottoir. Tu devrais apprendre à pas juger sur les apparences.

– Combien tu demandes ?

– Ta gueule ! dit brusquement Candy. J’en ai assez de t’entendre. Tiens, descends-moi ici.

– Te fâche pas, je plaisantais. Si tu te fais conduire à l’hôtel de ville, c’est que tu dois être une conseillère municipale.

Cette blague remit Candy de bonne humeur et le chauffeur la descendit place Jacques-Cartier, sans ajouter un mot de plus. Elle lui donna deux dollars de pourboire et le conducteur en demeura bouche bée. « Quand elles ne sont pas avec des clients, ces filles ne sont jamais d'une extrême générosité. Ça me surprend. »

Candy se dirigea vers la rue Saint-Paul. Des gars sifflaient en la croisant. Un homme osa même lui demander :

– T'es seule poupée ? Tu viens prendre un verre avec moi ?

L'assistante du Manchot ne répondit pas. Elle regrettait d'avoir mis cette robe qui attirait tous les regards, de s'être coiffée et de s'être maquillée outrageusement.

« Les policiers de la moralité sont capables de m'embarquer sans me poser de questions. Mais il est trop tard pour reculer. Si Eddy "le Couteau" est là, il va sûrement m'accoster. »

Elle entra au petit cabaret « le Sapin ». On y annonçait un spectacle de danseuses nues. Un

portier, un colosse qui en imposait, montait la garde à l'intérieur de la petite boîte.

Il toisa Candy et son regard se promena de long en large sur la fille en s'attardant à toutes les courbes.

– T'es pas une habituée, dit-il enfin.

– Pourquoi ? Tu vends des cartes de membres ? répliqua Candy.

– Tu es seule ?

– Pas pour longtemps.

– Écoute, Blondie, je te préviens, si tu fais de la sollicitation, je te flanque à la porte. Tu t'assis au bar et pas ailleurs. Si un gars te demande pour danser, tu peux accepter, mais pas question d'aller s'asseoir à sa table à moins qu'il soit avec des amis. Là, c'est différent. Et si tu sors avec un type, j'ai toujours ma part, l'oublie pas.

– Combien ?

Le gros homme sourit, découvrant une rangée de dents à demi brisées et jaunies par le tabac.

– Je laisse ça à la discrétion des filles. Mais

quand on me donne un deux, ça m'insulte. Sois prudente, y a toujours des flics dans la place. Si tu pars avec un policier, tu vas te retrouver en prison. Si t'es pas certaine du gars, fais-moi signe. Je les connais tous.

Candy se dirigea vers le bar. Le temps pendant lequel elle avait causé avec le portier avait permis à ses yeux de s'habituer à la pénombre des lieux. Il n'y avait qu'une dizaine de clients dans le club. Il était encore trop tôt.

Elle s'assit au bar. Le garçon demanda :

– Qu'est-ce qu'on te sert ?

– Gin et tonic.

Une autre fille, brune, assez jolie et surtout passablement plus jeune que Candy était également installée au bar. Lorsque la blonde fut servie, l'autre fille s'approcha.

– Je m'appelle Diane, et toi ?

– Gigi, mon vrai prénom, c'est Ginette.

– C'est la première fois que je te vois ici.

– Normal, j'arrive de Trois-Rivières. Depuis la

fameuse enquête sur la police, on fait du zèle dans le coin. Remarque qu'il y a toujours moyen de se débrouiller, mais la protection coûte beaucoup plus cher qu'avant. On nous arrache tout. Tu connais Hector Riendeau ?

– Non, c'est un souteneur ?

– Un privé, je l'ai rencontré à Trois-Rivières, c'est lui qui m'a parlé de cette boîte.

Diane s'écria :

– Tu veux parler du grand Hector ? On l'a descendu, dans la journée d'hier. Tu lis pas les journaux ?

– Jamais, c'est toujours des mauvaises nouvelles. On les apprend assez vite. Tu dis qu'Hector est mort ?

– Oui, on lui a tiré une balle. De toute façon, il n'aurait pas fait vieux os, il avait un cancer ; c'est ce qu'on raconte.

Candy, tout en prenant une gorgée de sa consommation, laissa tomber :

– Personne ne doit le regretter. Il m'a laissé entendre qu'il y avait bien des gens qui le

détestaient.

– Un gars qui se pense don Juan, irrésistible, qui voudrait toutes les filles à ses genoux, ça marche avec quelques-unes, mais pas avec toutes. Moi, il m’a offert de travailler pour lui, il m’offrait cent cinquante dollars par semaine. Tout ce que j’avais à faire, c’était de répondre au téléphone. Mais je me suis renseignée. Il y avait autre chose que le travail de secrétaire. Il fallait plaire à monsieur et aussi à certains de ses clients. J’ai refusé. Ici, je me fais mon petit cinq cents dollars sans trop de difficultés et, le jour, je dors.

Candy éclata de rire :

– Autant dire que tu passes ta vie au lit.

– T’es drôle, toi.

Candy ramena la conversation sur Riendeau.

– Il m’a parlé de cette boîte, mais en me disant que j’avais pas beaucoup de chances de le rencontrer ici à cause d’un dénommé Eddy. Il paraît que lui, il est capable de me trouver des clients.

Diane regarda longuement Candy. Elle ne

pouvait faire autrement que d'admirer les courbes superbes de la femme-détective.

– T'es capable de te débrouiller seule. Si tu veux un conseil, tombe pas entre les pattes du « Couteau ». La première chose que tu vas savoir, c'est que tu vas devenir une droguée, comme moi. J'essaie de m'en sortir, mais c'est pas facile. Il y a plusieurs matelots, des débardeurs, qui paieraient pour une fille comme toi. Mais sois prudente. La police surveille la place et le patron est sévère, pas de sollicitation dans son bistrot.

– Avec Eddy, il ne doit pas y en avoir, il te fournit les clients, je suppose ?

– Pour ça, oui, mais tu couches pour peu d'argent. Il t'arrache tout et si tu refuses, il ne se gêne pas pour frapper. Le grand Hector a engagé Sally comme secrétaire. Elle commençait à travailler pour Eddy. Hector a eu de la chance, à ce moment-là, de s'en tirer sans un coup de couteau entre les deux épaules. Si Sally ne lui avait pas dit qu'il y avait des appareils photographiques cachés dans le bureau, il y aurait goûté.

Puis, Diane demanda :

– J’veux pas t’offusquer, mais c’est toi qui te maquilles, qui te coiffes ?

– Oui, pourquoi ?

– J’ai fait un cours de coiffeuse, j’ai travaillé trois mois dans un salon de beauté. Un jour, la mode a changé, c’est-à-dire que les hommes sont venus au salon, on leur coupait les cheveux, plusieurs se faisaient donner des permanentes et c’est là que j’ai commencé à sortir avec des clients. C’était plus payant que mon salaire de coiffeuse, mais le patron l’a appris, il m’a mise à la porte. J’ai pas cherché d’autres emplois. C’est moins fatigant de travailler couchée que debout.

Elle se mit à rire et tout de suite, Candy ajouta :

– C’est surtout plus payant !

Maintenant, les deux femmes, après le deuxième verre, étaient devenues de bonnes amies.

Diane poursuivit son idée.

– Moi, je te trouve trop maquillée. Il faudrait

que tu viennes à ma chambre. Je te placerais les cheveux, je te maquillerais. T'es belle.

Tout en parlant, elle s'était rapprochée de Candy et soudain, l'assistante du Manchot sentit la main de Diane sur sa jambe.

– Des jambes comme ça, ça attire les gars ! Déjà, la main s'était glissée sous la robe et frôlait la cuisse de la blonde. Candy frissonna, non pas de plaisir, mais plutôt de dégoût. Elle adorait les hommes et n'avait jamais pu comprendre les lesbiennes.

Diane se méprit sur le petit mouvement de Candy. Sa main continuait sa lente progression.

– Attention, Diane, on va te remarquer, murmura Candy.

– Ici, personne passe de remarques. On n'endure pas les homos, mais des filles qui dansent ensemble, ça se voit depuis toujours. Tiens, regarde, il y en a sur le plancher de danse. Tu aimes danser ?

– Parfois, mais là, je me sens trop fatiguée.

Candy s'était poussée de son siège et Diane

retira sa main qui s'était aventurée jusqu'au haut de la cuisse de Candy.

– Je te coifferai, je te maquillerai, ça ne te coûtera rien. Tu viens, j'habite tout près. On va bien s'entendre toutes les deux.

– Pas ce soir, peut-être demain. Le jour, tu es à ton appartement ? On pourrait passer un après-midi ensemble, seules, toutes les deux.

Diane, aussitôt, glissa sa main dans son sac, sortit un bout de papier et un crayon.

– Tu n'as qu'à me téléphoner, je te laisse mon numéro. Je t'attendrai, demain.

– Je ne sais pas si ce sera demain, je ne fais qu'arriver à Montréal et j'ai beaucoup de choses à voir. Mais je t'appellerai.

Candy commençait à regretter d'avoir engagé la conversation avec cette fille. Diane ne la laisserait plus. Il ne serait pas facile pour elle de faire la connaissance du fameux Eddy. Déjà, le cabaret s'était à demi rempli de clients. Les danseuses, à tour de rôle, se déhanchaient sur la scène. La plupart avaient à peine vingt ans mais

n'étaient pas de grandes beautés. Elles étaient trop grosses ou trop maigres. Les filles au corps superbe ne dansaient pas dans cet endroit minable.

Une fille appela Diane et cette dernière demanda à Candy :

– Des amies viennent d'arriver, tu me suis à leur table ?

– Je préfère rester ici. D'ailleurs, je ne crois pas que je m'attarderai.

Diane s'était levée et se trouvait derrière Candy. Elle lui mit la main sur l'épaule.

– J'attends ton appel.

La main de Diane glissa rapidement et s'appuya sur le sein droit de Candy, le caressant, le palpant, mais en voyant le barman s'avancer, Diane s'éloigna en direction de ses camarades.

Candy vit alors entrer un homme, un manchot, un matelot du port. Sous ce déguisement, elle ne reconnut pas son patron. Robert Dumont se dirigea vers le bar et tout de suite, il aperçut Candy.

Il s'installa tout près d'elle pour commander un verre.

– Qu'est-ce que tu fais ici ? demanda-t-il à voix basse.

– Comment, c'est vous ?

– Tu ne m'avais pas reconnu ?

– Non.

– Michel et toi ne deviez commencer à travailler que demain et il est ici, avec une femme. Vous auriez dû suivre mes directives. Tous les trois dans la place, c'est mauvais.

Déjà, il n'y avait plus de siège de libre, au bar. Un petit homme, très mince, la figure en lame de couteau, toucha le Manchot à l'épaule.

– Hé, chum, ça te dérange d'aller t'asseoir à une table. J'ai à causer avec mon amie.

Aussitôt, le Manchot répliqua :

– Tu lui parleras quand j'aurai fini, O.K. ?

Et il le repoussa doucement avec son crochet de fer.

Aussitôt, le barman s'avança.

– Eddy, laisse la clientèle tranquille. Ce petit bout d’homme, ce dangereux gars de la pègre, c’était donc lui.

– Qu’il la prenne ma place, cet avorton, fit le détective. D’ailleurs, moi, j’aime mieux les filles qui ont de la classe, pas celles qui se déguisent en bouffon.

C’était la façon du Manchot de faire savoir à Candy qu’il n’appréciait pas du tout son accoutrement.

– T’es mieux de surveiller tes paroles, le marin, ton crochet, ça ne me fait pas peur.

– Si je t’en fous un coup sur la gueule, répondit le Manchot, tu te réveilleras au paradis... si seulement on veut te laisser y entrer.

Eddy voulut porter la main à sa ceinture mais, à la vitesse de l’éclair, le crochet du Manchot le toucha au poignet.

– Joue pas avec ça ; la prochaine fois, je te perce la main, tu pourras plus jamais t’en servir.

Les deux hommes avaient élevé la voix. Plusieurs têtes s’étaient retournées. On ignorait

qui était le marin, mais il semblait être un dur. Quant à Eddy, il n'admettait pas qu'on l'insulte. « Ce marin-là fait mieux de se surveiller quand il sortira, songea le barman. Y en a pas deux comme Eddy pour lancer un couteau. Frapper dans le dos, c'est sa spécialité. »

Quant au Manchot, la présence de Candy, l'arrivée d'Eddy, l'avait obligé à jouer ce rôle. Maintenant, on se méfierait de lui, il n'apprendrait rien, il devait se fier à ses collaborateurs.

VII

Une nuit mouvementée

Micheline Sauriol regrettait d'avoir accepté l'invitation de Michel.

– Je n'ai pas l'habitude de fréquenter ces cabarets.

– Vous devez m'aider, fit le grand Beaulac. Tout ce que je vous demande, c'est de regarder autour de vous et de me dire si vous reconnaissez des personnes qui se sont présentées au bureau de Riendeau.

– On ne voit rien, comment voulez-vous que je vous renseigne ?

Mais pendant que Michel s'intéressait aux danseuses, Micheline jetait un coup d'œil autour d'elle.

– Le type qui vient d'entrer.

– Cet homme aux cheveux gris ?

– Oui, il est venu au bureau deux ou trois fois.

Je ne me souviens pas de son nom. Ça me surprend de le voir ici, il avait l'air très distingué.

L'homme s'était dirigé vers l'arrière du club. Il ouvrit une porte où l'on pouvait lire en grosses lettres « PRIVÉ », il s'y engouffra.

– C'est sûrement un patron. Vous ne vous souvenez pas de son nom ?

Micheline ne répondit pas. Elle posa sa main sur le bras de Michel et le serra fortement.

– Le petit, celui qui vient de passer la porte, c'est lui, Eddy. Il est venu au bureau. Il s'est battu avec Hector.

– J'ai entendu parler de lui. On l'appelle « le Couteau ».

– C'est ça.

Le petit homme venait de se diriger vers le bar où on pouvait voir le dos d'une blonde installée près d'un marin.

Les voix s'élevèrent et soudain, Michel

reconnut celle de son patron.

– Comment lui, ici ? Mais il avait dit...

– Qu'est-ce que vous avez ? demanda
Micheline.

Le jeune détective réfléchissait rapidement. Quand le patron portait sa prothèse munie d'un crochet de métal, c'était qu'il prévoyait de la casse.

– Vous avez raison, je n'aurais pas dû vous emmener ici. Si je vous appelle un taxi, vous allez m'en vouloir ?

– Pourquoi voulez-vous vous débarrasser de moi ?

– J'ai l'impression qu'il peut y avoir du grabuge, ce soir. Je ne voudrais pas qu'il vous arrive quelque chose, que vous soyez blessée.

Micheline esquissa un sourire.

– Tout à l'heure, vous m'auriez fait la même offre et je serais partie aussitôt, mais vous savez que je ne déteste pas l'action. Alors, je reste avec vous !

– Avez-vous entendu parler de Sally ?
demanda alors le grand détective.

– Vous voulez dire Sally Carter, celle que j'ai remplacée au bureau d'Hector ?

– C'est ça. Vous l'avez déjà vue ?

– Une seule fois, je venais tout juste d'entrer en fonction. Je me souviens parfaitement d'elle car, de sa voix grossière, elle m'a demandé si j'exerçais le métier de... putain depuis longtemps.

– Vous la reconnaîtriez ? questionna Michel. J'aimerais lui parler. Je sais qu'elle se tient habituellement ici.

Micheline regarda encore autour d'elle.

– Elle est jeune, blonde, pas très jolie, mais assez grassouillette, une poitrine qui est plus grosse que la normale. Des blondes, il y en a plusieurs...

Soudain, elle se leva :

– Faites-moi danser.

– Si vous voulez.

– Elle est peut-être sur le plancher de danse.

De toute façon, je pourrai mieux observer les clients en dansant.

La danse fut de courte durée car déjà une autre stripteaseuse allait donner son numéro.

– Je crois l’avoir reconnue, fit Micheline en revenant à sa table.

– Où est-elle ?

– À gauche, il y a également une grande rousse à cette table-là et un homme assez âgé. Si c’est elle, elle a beaucoup vieilli, on dirait qu’elle est malade.

Lorsque la fille, sur la scène, fut fatiguée de s’exhiber et que personne ne semblait admirer ses talents, elle se retira sous quelques rares applaudissements. La danse reprit.

– Si je vous laisse seule, ça vous offusque ?

– Non, il est probable qu’on m’invitera à danser moi aussi.

Michel se dirigea vers le centre de la piste. À gauche, il aperçut la jeune fille blonde que lui avait indiquée Micheline Sauriol. Elle était seule à sa table, sa compagne et son ami devaient être

sur la piste.

– Vous dansez, mademoiselle ? Sally leva les yeux, regarda Michel. Elle semblait égarée, perdue. Elle demanda :

– Pourquoi me demandes-tu ? Tu me connais ?

– Non, mais vous êtes seule, moi aussi, j'ai pensé que...

Elle se leva. Micheline l'avait fort bien décrite. Sally était forte du buste, mais maintenant, ses seins étaient très pendants, elle n'était pas tellement aguichante.

Elle s'accrocha au cou de Michel comme si elle avait de la difficulté à se tenir debout. Elle ne dansait pas, elle se laissait porter par le grand détective.

– T'as pas un joint ? demanda-t-elle tout à coup.

Sur ses gardes, Michel répondit :

– J'ai des amis. Eux, ils ont ce qu'il faut.

– Juste un joint. Si t'en as, je sors du club et je t'attends au restaurant au coin de la rue Notre-

Dame, je partirai avec toi, tu ne le regretteras pas. Ça ne te coûtera pas cher... juste un joint. Tous les gars disent que je fais bien l'amour.

Elle semblait être sortie de sa torpeur. Maintenant, elle collait son corps contre celui du grand détective, frottait sa joue contre la sienne. Michel la força à se reculer en exécutant un pas de danse qui l'obligea à tourner.

– Mais, attendez donc une seconde, je vous reconnais, vous. Je vous ai déjà rencontrée.

– Moi ?

– Oui, chez le détective Riendeau, c'est vous qui m'aviez reçu.

Sally, soudain, se mit à trembler.

– Vous vous trompez, je ne le connais pas, fichez-moi la paix, je ne veux plus entendre parler de lui, laissez-moi.

Elle perdait tout à fait le contrôle d'elle-même, elle criait presque et tous les couples, sur la piste de danse, se retournaient pour les regarder.

Candy avait raconté à Eddy, les mêmes mensonges qu'à Diane. Elle arrivait de Trois-Rivières, elle ne connaissait personne à Montréal à l'exception d'Hector Riendeau et c'est lui qui lui avait parlé de la boîte « le Sapin ».

– Si t'as pas d'amis à Montréal, je peux m'occuper de toi. Aucun danger de te faire arrêter par les policiers, tu ne fais jamais de sollicitation, c'est moi qui t'envoie tes clients.

– C'est que... Hector m'a justement dit de ne jamais faire confiance à Eddy.

Le petit homme rit nerveusement.

– Il a cherché à me voler des filles, on a eu un petit différend, mais c'est oublié depuis longtemps.

– Moi, je ne veux pas de trouble avec les policiers, fit Candy et, puisque vous et monsieur Hector, vous vous êtes querellés, on va sûrement vous questionner.

Eddy pâlit. Il était clair qu'il n'aimait pas

discuter du cas du détective privé.

– Oublie Hector, si les policiers m’interrogent, je saurai quoi leur dire.

Mais la blonde femme-détective demanda, d’un air innocent :

– Pourquoi ne voulez-vous pas qu’on parle de lui ? Moi, je l’aimais bien, monsieur Hector. C’est peut-être vous qui l’avez tué !

– T’es folle, non ?

Eddy se leva brusquement.

– T’as trop bu, ma fille. Tu fais mieux de te chercher des clients ailleurs. Les filles qui parlent trop, j’aime pas ça.

– Et moi, j’aime pas les gars qui crient après une fille qui me plaît.

Eddy se retourna brusquement. Le matelot manchot était derrière lui.

– Toi, mêle-toi de ce qui te regarde, le manchot !

Robert Dumont allait répliquer, mais au même instant, une fille se mit à crier sur la piste de

danse.

– Mais c’est Sally ! fit Eddy.

Et rapidement, il se dirigea vers les danseurs. Le Manchot le suivit.

– Qu’est-ce qui se passe, ici ? demanda Eddy.

– Elle est devenue folle, fit Michel, quand je lui ai parlé de Hector Riendeau.

Le Manchot était tout près d’Eddy. Il remarqua :

– Tiens, c’est comme lui, quand la poupée blonde a parlé de ce détective privé qui a été assassiné, ça l’a complètement bouleversé.

Eddy, subitement, sortit un couteau de sa ceinture, tout en se retournant.

– Toi, le matelot...

Mais l’instant d’après, il avait échappé son couteau et se tordait le poignet. Dumont l’avait frappé avec sa main gauche, mais pas avec la pointe du crochet, heureusement.

Des amis d’Eddy voulurent intervenir, défendre « le Couteau ». Michel laissa partir son

poing au ventre d'un colosse qui faisait un peu trop d'embonpoint. La graisse recula de quelques pouces et, étouffé, le gros homme tomba à genoux.

Candy n'avait rien perdu de la scène. Craignant que ça retourne en bataille générale, elle s'approcha pour prêter main-forte à ses deux compagnons.

Micheline Sauriol, qui n'avait pas quitté Michel des yeux, se leva à son tour en voyant la blonde s'avancer. Les deux femmes arrivèrent en même temps sur le plancher de danse.

– Te mêle pas de ça, la grosse, fit Micheline.

Candy devint rouge comme une pivoine.

– Je vais t'en faire une grosse, moi.

Elle voulut frapper Micheline. Habilement, cette dernière évita le coup. Saisissant Candy au poignet, elle la fit pirouetter comme s'il s'était agi d'une plume. Aux rires de nombreux spectateurs, Candy tomba, assise, au centre de la piste de danse.

– Toi, ma vache, tu vas me le payer,

grommela-t-elle.

Elle se releva, sachant fort bien qu'elle avait affaire à forte partie. Ayant été professeur de culture physique, experte en arts martiaux, Candy pouvait fort bien rivaliser avec cette fille.

Un combat entre deux femmes capte toujours l'attention. Ceux qui avaient voulu défendre Eddy et s'attaquer à Michel et au Manchot avaient brusquement cessé toute bataille, ne s'intéressant plus qu'au duel en cours.

Micheline voulut frapper Candy, mais cette fois, la blonde esquiva le coup, allongea un pied et madame Sauriol s'écrasa au sol. Ne lui donnant aucune chance, Candy voulut se jeter sur elle. Micheline chercha à rouler sur elle-même. Candy avait eu le temps de s'accrocher solidement au décolleté de la robe de sa rivale. On entendit un bruit sec, la robe se fendit en deux, découvrant la poitrine de Micheline.

– Mais vous êtes folles, toutes les deux !

Michel tentait de les séparer.

La foule protestait avec véhémence.

– Laissez-les se battre!

– C'est un meilleur spectacle que celui donné par les danseuses !

– Envoyé la blonde, continue, déshabille-la au complet !

Le Manchot n'aurait pas voulu se mêler de cette querelle, mais il ne pouvait pas laisser les deux femmes s'entre-tuer.

– C'est assez, fit-il d'une voix forte.

Michel avait saisi Micheline à bras-le-corps. Il retenait sa robe, cachant ses seins du mieux qu'il pouvait.

Le Manchot s'occupait de Candy.

– Idiote, tu ne vois pas que c'est celle qui accompagne Michel ?

– Quoi ?

Prévenu, l'espèce de lutteur qui servait de portier, arrivait sur place. Il voulut s'emparer du Manchot, mais ce dernier, levant sa main gauche, le menaça de son crochet.

– Si tu fais un pas de plus, je te rabats ça dans

la face.

Un homme, aux cheveux gris, était sorti du bureau, situé à gauche de la scène. Il réussit à calmer tous les esprits en offrant une traite générale à tous les clients.

– Vous six, vous allez venir dans mon bureau. Il désignait le Manchot, Candy, Michel, Micheline, Sally et Eddy dit « le Couteau ».

– Il y a toujours une possibilité de s’entendre, fit l’homme. Suivez-moi.

L’imposant portier demanda :

– Voulez-vous que j’aie avec vous ?

– Reste à la porte, Ted. Si j’ai besoin de toi, je t’appellerai.

Les trois femmes se placèrent le long du mur. Candy avait repris son calme, mais Micheline, qui avait de la difficulté à faire tenir sa robe, lui en voulait toujours. Quant à Sally, appuyée contre le mur entre les deux femmes, elle ne semblait pas comprendre ce qui se passait.

– Messieurs, je suis le patron de cette boîte.

– William Fournier, n'est-ce pas ? demanda le Manchot.

– Comment savez-vous mon nom ?

Il était inutile de jouer la comédie plus longtemps.

– Je me présente, Robert Dumont, détective privé. On m'appelle communément le Manchot.

On imagine la surprise du « Couteau », de Micheline et de Fournier.

Le Manchot ne leur donna pas le temps de réagir.

– Et voici mes assistants, Candine Varin et Michel Beaulac.

Micheline se tourna vers Candy.

– Comment, vous êtes une collègue de Michel ? Vous auriez dû me le dire plus tôt.

– Vous ne m'avez pas donné la chance de placer un mot que déjà je me retrouvais au plancher.

– Monsieur Fournier, fit le Manchot en imposant le silence, nous allons vous expliquer le

pourquoi de notre venue dans votre cabaret. Nous ne recherchons que la vérité concernant le meurtre d'Hector Riendeau.

Fournier s'était assis derrière son bureau.

– Parlons-en de ce Riendeau. Je croyais que je n'aurais plus jamais de difficultés. Vous savez qu'il m'a fait chanter ?

– Je sais.

– Et qu'il a conservé des dossiers concernant certaines de mes activités ?

– En effet, je les ai consultés.

Fournier bondit :

– Ne me dites pas que c'est vous qui... Il est vrai que, vous aussi, vous êtes un détective privé. Vous êtes tous des semblables.

Michel coupa brusquement le dialogue.

– J'ai l'impression que nous ne sommes pas sortis d'ici, alors, si on s'asseyait. Il est clair que nous allons manquer de fauteuils, mais votre gorille, qui surveille la porte, pourrait nous en apporter.

Fournier admit que le jeune détective avait raison. Aussi, quelques minutes plus tard, Michel, Candy et Micheline étaient assis d'un côté, « le Couteau » et Sally de l'autre. Quant au Manchot, il préférait demeurer debout.

– Reprenons la conversation, fit le détective. Vous m'accusez de me servir des dossiers de Riendeau et de continuer à faire chanter les victimes ?

– J'ignore si vous l'avez fait pour d'autres. Je ne vous accuse pas formellement, mais vous avez avoué vous-même avoir pris connaissance du dossier me concernant. Bien sûr, comme vous me l'avez dit au téléphone hier, ce n'est pas de la p'tite bière ; sachez tout de même que je ne paierai jamais un autre cinq mille dollars, jamais !

Le Manchot sourit :

– Il vous a demandé cinq mille ?

– Il ?... Vous semblez prétendre qu'il y a un nouveau maître chanteur.

– Je m'en doute. J'espère que vous l'avez

envoyé promener ?

– Et comment ! Je n’ai rien eu à voir avec la mort d’Hector Riendeau, moi.

Eddy, « le Couteau », s’écria :

– Moi non plus, si vous pensez m’accuser de meurtre, vous vous trompez. J’aurais pu tuer Riendeau cent fois, je ne l’ai pas fait. Je ne suis pas assez imbécile pour me servir d’un revolver. Un couteau fait cent fois moins de bruit.

Michel jeta un coup d’œil à Sally. Elle s’était endormie. Il était clair que cette petite était devenue une véritable loque humaine.

– Il faudra que tu t’occupes d’elle, Candy, la placer dans une maison de désintoxication.

La jolie blonde ne répondit pas car déjà, le Manchot demandait :

– Puis-je savoir où vous étiez, hier midi, monsieur Eddy ?

– Hier, à midi ? Je dormais et pas seul.

– Le contraire m’aurait surpris, ricana Candy.

– J’étais avec Olga, une fille de descendance

roumaine. Je vous la présenterai. On a fait l'amour toute la nuit, on s'est levé très tard. Il était plus d'une heure.

– Et Sally ?

Eddy jeta un coup d'œil sur la fille.

– Elle serait incapable de tenir un revolver dans sa main.

Il avait bien raison. Le Manchot n'allait pourtant pas abandonner une si bonne proie.

– Vous saviez, Eddy, que Riendeau possédait des tas de dossiers compromettants ?

– Comment aurais-je pu le savoir ?

– Sally travaillait pour lui, non ? Ces dossiers, entre vos mains, deviennent des armes puissantes.

Eddy devenait de plus en plus nerveux. Incapable de rester assis, il se leva brusquement et Sally, qui avait la tête appuyée sur son épaule, faillit tomber. Michel la redressa et la jeune droguée ne se réveilla même pas.

– J'étais sûr qu'on m'accuserait. Je suis un souteneur, c'est vrai. J'ai déjà blessé des gens

avec mon couteau, j'ai battu des filles, celles qui ne voulaient pas marcher droit, c'est vrai. J'ai volé, c'est encore vrai, mais je n'ai jamais tué, jamais.

Le Manchot se retourna :

– Et vous, Fournier ?

Le bijoutier, propriétaire de la boîte de nuit, fronça les sourcils.

– J'espère que vous plaisantez ?

– Vous en vouliez à Riendeau, il vous faisait chanter, vous aviez peur de lui...

– Pas depuis que maître Lafleur s'occupait de mes affaires. Il savait calmer... comment dirais-je, les ardeurs de Riendeau.

– Et hier, à l'heure du midi, où étiez-vous ?

– À ma bijouterie. Ma secrétaire pourra vous le confirmer. Tenez, justement en parlant de maître Lafleur, j'ai essayé de l'appeler, hier midi, à l'heure où probablement Riendeau a été tué. Mais c'est son service téléphonique qui a pris l'appel.

Son histoire concordait avec la version de Bouvier.

Il y eut un très long silence. Le Manchot ne parlait plus. Il semblait réfléchir profondément.

– Écoutez, patron, s'il n'y a plus rien à faire ici, nous pourrions partir. Le calme est rétabli.

Comme s'il n'avait rien entendu, Robert Dumont ne répondit pas. Candy se leva, croyant alors attirer son attention. Elle toussa, puis, constatant son insuccès, elle s'apprêtait à toucher son patron au bras lorsqu'elle l'entendit murmurer :

– Où donc avais-je la tête ? J'aurais dû y penser, j'aurais dû...

– Penser à quoi ? demanda la blonde. Le Manchot sortit de sa torpeur :

– Tu dis, Candy ?

– C'est vous qui venez de murmurer que vous auriez dû y penser.

– Oui, c'est vrai.

Se tournant vers le bijoutier Fournier, il

demanda :

– Pouvez-vous vous absenter, demain avant-midi ?

– Pourquoi ?

– Dix heures, au bureau du sergent-détective Pascal, à Ville de Laval. Nous allons mettre un terme à cette affaire. Vous aussi, « le Couteau », vous pouvez y être si vous n'êtes pas trop allergique aux policiers.

– Y en a pas un « christ » qui me fait peur !

– Essayez de réveiller votre jeune amie et amenez-la avec vous. J'insiste, je veux qu'elle soit présente. Mais veillez à ce qu'elle se rétablisse. Mais je vous préviens, ne lui portez aucun coup, je vous ferais arrêter immédiatement.

Micheline Sauriol demanda alors :

– Faut-il que je sois présente, moi aussi ?

– J'aimerais convoquer tous ceux et celles qui ont été mêlés, surtout, qui ont été ennuyés par le meurtre de Riendeau. Il est juste qu'ils connaissent la vérité.

Michel aussitôt décida :

– J’irai vous prendre, demain avant-midi, vers neuf heures trente.

Micheline posa sa main sur celle du détective :

– Vous êtes gentil, mais je crois que j’irai avec mon mari. Lui aussi a paru inquiet depuis la mort d’Hector.

Le grand détective semblait fort déçu de la décision de Micheline Sauriol. Candy en profita pour demander :

– Je peux partir avec toi, Michel ? Je n’ai pas pris ma voiture ce soir.

– Laisse, je te reconduirai, répondit le Manchot.

Il avait compris l’intention de sa collègue. Elle voulait empêcher le grand Beaulac de commettre une bêtise. Candy et Yamata avaient énormément de considération l’une pour l’autre. Lorsqu’elle fut installée dans la voiture du Manchot, elle lui reprocha :

– Vous auriez dû me laisser partir avec Michel.

– Il est assez vieux pour mener sa barque. Il y a assez de maman qui se mêle de leurs affaires, n’essaie pas de jouer les Janette Bertrand ou les Solange Harvey !

Il mit sa voiture en marche.

– Que s’est-il passé au juste dans le bureau du propriétaire du club ?

Le Manchot ne répondit pas.

– Une phrase a été dite et tout de suite, vous avez changé de physionomie.

– Demain matin, dix heures, Candy, au bureau du sergent-détective Pascal, à Ville de Laval. Tu comprendras tout. Il y a certaines choses tellement simples, qu’on a constamment sous les yeux ; on finit par s’y habituer et on ne les voit plus. Il suffit d’une phrase, d’un mot pour réveiller la mémoire. Voilà ce qui s’est produit, je n’en dis pas plus.

Mais Candy insista :

– Vous savez qui a tué Hector Riendeau ?

Encore une fois, le Manchot ne desserra pas les lèvres, mais le sourire qu'il esquissa valait toutes les réponses du monde.

VIII

Le Manchot triomphe

Bouvier et sa femme, Huguette, étaient arrivés les premiers au bureau du sergent-détective Pascal.

Si le petit homme était d'une extrême nervosité, Huguette était toute souriante. Elle serra longuement la main du sergent-détective, le regarda dans les yeux, puis demanda :

– Est-ce vrai ce qu'on dit dans les journaux ? Parfois, les policiers font passer des troisièmes degrés aux suspects ?

– Il ne faut pas croire tout ce qui est écrit.

– J'aurais aimé que vous m'en passiez un, sergent, murmura-t-elle de façon à ne pas être entendue de son mari.

Le sergent-détective ne savait trop que penser.

Huguette s'assit dans le fauteuil que lui désigna Pascal. Elle laissa sa robe remonter bien haut sur sa cuisse avant de la descendre très lentement.

– Ça va durer longtemps, cette comédie ? demanda Bouvier.

Le sergent répondit :

– Si vous croyez que nous sommes ici pour nous amuser, monsieur Bouvier, vous vous trompez. J'ai discuté une partie de la nuit avec Robert Dumont. Ceux qui n'ont rien à se reprocher dans la mort d'Hector Riendeau n'ont pas à s'en faire.

– Tu as quelque chose à te reprocher, chéri ? demanda Huguette d'une voix mielleuse.

Bouvier ne répondit pas. La porte venait de s'ouvrir. Un homme d'une soixantaine d'années entra.

– Sergent-déetective Pascal ? Je suis Arthur Dumais, importateur. Je suis arrivé plus tôt, car je désire porter une plainte contre un homme qui essaie de me faire chanter.

– Si vous voulez vous asseoir, monsieur

Dumais, peut-être changerez-vous d'idée lorsque nous vous aurons tout expliqué.

Yvonne Riendeau arriva au bras de son père. Ce dernier, toujours aussi souriant, avait la figure très rouge et riait pour un rien. Il avait sûrement avalé quelques verres de son mélange spécial.

– Il paraît qu'on a découvert l'assassin de mon gendre ? Ça parle au serpent ! J'pensais jamais que la police était si rapide que ça ! C'est pas de la p'tite bière !

Yvonne le fit taire et le gros homme s'assit. Bientôt, Eddy « le Couteau » Brisebois parut avec la jeune Sally Carter. Mieux coiffée, un peu plus éveillée que la veille, elle semblait moins perdue, mais sûrement pas en possession de tous ses moyens.

Puis ce fut au tour de Candy et de Michel d'entrer. La jolie blonde était méconnaissable. Bien coiffée, peu maquillée, portant une robe très sobre, elle était plus aguichante que dans sa toilette de fille de rue.

Dès son entrée, la jolie Micheline Sauriol

présenta son mari Roger à Michel Beaulac. Lorsqu'elle reconnut Candy, elle expliqua à l'intention de son mari :

– Tiens, c'est avec elle que je me suis querellée, hier soir. J'ai l'impression que si on nous avait laissées agir, ça aurait fait un beau combat.

Roger Sauriol voulut absolument prendre place près de Candy. Même en présence de sa femme, il ne se gênait pas pour flirter avec les jolies filles.

Le bijoutier Fournier fut le dernier à faire son entrée. L'avocat Louis Lafleur l'accompagnait.

– J'espère que ce ne sera pas trop long, sergent, dit ce dernier. J'ai énormément de travail, tout comme monsieur Fournier.

– Vous n'êtes pas les seuls, déclara Dumais.

Un seul manquait à l'appel parmi la liste des suspects, le jeune Jacques Tougas. Le sergent-détective Pascal avait fait quelques recherches et, selon toute apparence, le jeune homme avait quitté la métropole depuis quelques mois.

Lorsque tout le monde fut installé dans la petite salle qui servait temporairement de bureau au sergent-déetective, ce dernier appuya sur un bouton et demanda à ce qu'on fasse entrer Robert Dumont.

Ceux qui n'avaient vu le Manchot que la veille, dans son accoutrement de matelot, pouvaient difficilement le reconnaître.

– Je laisse la parole au détective Dumont, fit le sergent. C'est grâce à son aide que nous avons pu éclaircir ce mystère.

Le Manchot résuma tous les faits, parla de l'assassinat d'Hector Riendeau qu'on avait tenté de déguiser en suicide.

– Maintenant, considérons la liste des suspects. Tout d'abord, vous, monsieur Bouvier. Vous avez menti effrontément à la police. Vous avez voulu descendre au bureau de Riendeau.

– Je ne l'ai pas fait.

– C'est ce que vous avez dit et nous sommes prêts à vous croire... pour l'instant. Vous n'avez quitté le bureau de maître Lafleur qu'environ

deux ou trois minutes ?

– Au maximum... et je n'ai pas fait de bruit. Quand je suis sorti, l'avocat était là, j'entendais sa voix, je voyais son ombre et il était toujours là quand je suis revenu.

– Je sais que vous n'avez fait aucun bruit car j'ai écouté l'enregistrement de la dictée de maître Lafleur à plusieurs reprises. On ne perçoit pas le bruit de la porte.

L'avocat demanda brusquement :

– Qui vous a remis cet enregistrement ?

– Votre secrétaire. Vous n'avez pas à vous offusquer, il n'y a rien de compromettant dans cette dictée, maître.

Le Manchot alors tira ses conclusions :

– Au tout début, nous avons tous pensé que l'assassin avait voulu faire croire à un suicide. Nerveux, il avait dû heurter le revolver avec son pied sans s'en rendre compte, le poussant près de la porte. Il avait auparavant placé l'arme dans la main droite de sa victime ignorant qu'il était gaucher. C'est une explication que nous a donnée

maître Lafleur.

– Et c'est très plausible, fit l'avocat.

– Oui, mais il y en a une autre. L'assassin sait que Riendeau est gaucher. Il veut égarer les soupçons. Il tue froidement Riendeau, lui met, volontairement le revolver dans la main droite et le laisse ensuite tomber près de la porte. Maintenant, quelles conclusions tirera le coupable ? Exactement celles que maître Lafleur nous a suggérées. La police croira que l'assassin a voulu camoufler un crime en simulant un suicide et qu'il ne connaissait pas suffisamment la victime pour savoir qu'il était gaucher. Au début, nous avons marché. On a éliminé certains suspects, des personnes comme madame Riendeau, son père Onil Breton, qui devait sûrement savoir que Riendeau était gaucher, maître Lafleur lui-même, Micheline Sauriol et Sally Carter qui ont été ses secrétaires. Mais, par contre, si je poursuis mon raisonnement, c'est l'inverse qui se produit. Tous ceux qui n'étaient plus soupçonnés deviennent les plus suspects. Mais voilà, tous, ou à peu près, ont un alibi.

Maître Lafleur était dans son bureau à l'heure du crime. Madame Riendeau assistait à un dîner. Madame Sauriol était seule chez elle, mais le mobile pour tuer Riendeau était nettement insuffisant. Il en fallait un plus fort que ça. Sally Carter, cette jeune demoiselle aurait été incapable de tuer. Regardez-la, elle tient à peine sur ses jambes. Elle est jeune, nous allons tout faire pour la replacer dans le droit chemin. Il reste Onil Breton. Comme alibi, il dit être allé au cinéma. Le gros homme éclata de rire.

– Ça parle au serpent ! Ne me dites pas que c'est moi que vous allez accuser ?

– Pourquoi pas ? Vous débarrassez le monde d'un voyou. Personne ne vous soupçonnera, vous, la bonne bouille. Vous n'êtes que de passage à Montréal. Vous avez tout le temps de vous rendre au bureau de votre gendre, de le tuer, puis de faire mine d'aller au cinéma.

Onil ne riait plus, il se rendait compte que le Manchot ne plaisantait pas.

– Plus que ça, vous décidez de vous faire de l'argent de poche. Riendeau a des dossiers fort

compromettants. Votre fille les garde à la maison et pour les soustraire à la police, elle vous les confie.

Onil s'écria :

– Et je suis allé les porter à la gare centrale, je les ai mis dans un casier.

– Mais non sans les avoir consultés.

Le gros homme était maintenant fort nerveux.

– Mais vous vous trompez. Je n'ai été absent que quarante minutes. Comment aurais-je pu regarder ces dossiers et pourquoi ?

– Pour faire chanter les victimes.

Cette fois, Fournier et Dumais approuvèrent. Tous les deux avaient reçu un appel.

– Et vous avez commis une grave erreur, en parlant à monsieur Fournier. Vous lui avez dit que les dossiers que vous possédiez, ce n'était pas de la p'tite bière !

Onil se mit à rire, mais le rire sonnait faux.

– C'est ça, je suis un imbécile de premier ordre. Je ne me nomme pas, mais c'est tout

comme. Ça parle au serpent ! Je vous pensais plus intelligent que ça, monsieur le Manchot.

– Je crois l’être, murmura Dumont. Si l’assassin ne s’était pas servi de ces mots : « C’est pas de la p’tite bière », je serais tombé dans le piège. Mais ces propos vous accusaient trop...

Puis, se tournant vers le bijoutier, il demanda :

– Vous souvenez-vous, hier soir, vous m’avez dit qu’à l’heure du crime, vous aviez tenté de rejoindre maître Lafleur ?

– Oui, je m’en souviens, c’est son service téléphonique qui a répondu.

– Cette petite phrase m’a fait tout comprendre. Je me suis souvenu de la déclaration de monsieur Bouvier. Pendant qu’il attendait dans la salle d’attente de l’avocat, le téléphone a sonné à deux reprises et le service a répondu.

Bouvier approuva.

– J’avais écouté l’enregistrement à deux reprises, cherchant à percevoir le bruit de la porte, mais tout au long, on n’entendait que la

voix de maître Lafleur...

Il se tourna vers l'avocat :

– Comment expliquez-vous, maître, que, sur cet enregistrement, on n'entend pas les sonneries du téléphone ?

Lafleur, bouche bée, ne savait que répondre.

– On peut écouter la bande sonore, si vous le désirez... C'est un enregistrement que vous aviez fait avant l'arrivée de Bouvier. Vous avez placé un coussin sur le haut du dossier de votre fauteuil et, de la salle d'attente, on voyait une ombre se dessiner sur le mur qui pouvait ressembler à une personne. Bouvier a entendu votre voix et il s'est laissé tromper. Vous faites asseoir Bouvier dans la salle d'attente, vous mettez votre appareil en marche et sortez immédiatement par la porte donnant dans le corridor. Vous avez préparé toute votre mise en scène et avez tué Riendeau ; vous êtes remonté à votre bureau et, après un temps raisonnable, vous avez dit à Bouvier que vous aviez terminé. Vous avez même pris le soin d'enregistrer ce bout sur votre magnétophone. Mais vous ne pouviez pas savoir que le téléphone

allait sonner durant votre absence.

L'avocat ricana :

– C'est bien beau, mais vous ne pourrez rien prouver, Dumont.

Yvonne Riendeau s'écria :

– C'est donc ça, espèce de salaud ! Tu m'as demandé les dossiers secrets de mon mari, tu les as examinés il y a quelques semaines.

– Tais-toi, Yvonne.

– Non, salaud ! Tu aurais laissé accuser mon père. Tu as téléphoné à tous ceux qui étaient sur cette liste pour les faire chanter et tu as laissé tomber des expressions que seul papa prononce.

Onil bondit :

– Ça parle au serpent ! J'sais pas ce qui me retient...

Il voulut s'élaner sur l'avocat, mais Michel n'eut aucune difficulté à obliger le bonhomme à se rasseoir dans son fauteuil.

Yvonne Riendeau pleurait.

– Tu disais m'aimer ! Maintenant, je vois clair

dans ton jeu. Tu m'aurais épousée pour toucher les cent mille dollars de la compagnie d'assurances, en plus de continuer à faire chanter certaines personnes.

Eddy « le Couteau » s'exclama :

– Et dire que ce sont des hommes comme ceux-là qui sont supposés faire éclater la justice !

Louis Lafleur fut immédiatement arrêté. Quant à tous les autres, ils furent libérés par le sergent Pascal. Fournier et Dumais félicitèrent le Manchot. Bouvier en avait les larmes aux yeux. « Sans vous, c'est moi qu'on aurait accusé. »

Onil avoua au Manchot que ce dernier lui avait fait peur.

– Vous paraissiez tellement sincère qu'à un moment donné, je me suis demandé si je n'avais pas assassiné mon gendre !

– Ça parle au serpent ! fit Michel qui avait tout entendu.

Le grand Beaulac semblait très populaire. Micheline Sauriol et la belle Huguette Bouvier ne le laissaient pas.

– Comme vous voyez, mon mari n'est pas jaloux, fit Micheline. Nous pourrions reprendre notre soirée d'hier.

Quant à Huguette, elle dit au grand Beaulac.

– J'aimerais que vous passiez chez moi. Mon mari a engagé monsieur Dumont. Vous pourrez venir chercher le chèque qui lui sera délivré.

Candy voyait agir les deux femmes et elle n'aimait pas ça du tout.

« Il n'est pas sur le point de retourner avec Yamata, lui, et pourtant, c'est la femme qu'il lui faut. »

Corinne Dumont-Spalding avait tenté de rassurer Candy :

– Laissez-moi agir, mademoiselle Candy, et je vous jure que, dans quelques semaines, ces deux-là auront repris leur vie commune.

Mais Corinne ne semblait pas avoir beaucoup de succès. Sans le savoir, elle avait soulevé la colère de Michel et ce dernier voulait se venger de Yamata. Aussi, lorsque Roger Sauriol demanda au grand détective :

– Puisque vous avez été assez gentil avec mon épouse hier soir, que vous avez prouvé que vous étiez un gentleman en la reconduisant sagement à la maison, je peux vous la confier ?

– Comment ça ? demanda Michel.

– Elle n'a pas de voiture et moi, je dois filer au bureau. Alors, pourriez-vous la raccompagner ?

Candy voulut s'interposer.

– Je vais le faire, je dois justement me rendre dans ce coin de la ville.

Michel la foudroya du regard.

– Toi, tu dois aller au bureau. Yamata était absente hier, tu as rempli ses fonctions de secrétaire et tu dois la mettre au courant de ce qui s'est passé.

Et se tournant vers le Manchot, Michel ajouta :

– Je serai au bureau vers midi, patron.

Il sortit en compagnie du couple Sauriol.

Michel veut-il réellement tout faire pour oublier Yamata ou tente-t-il simplement d'exciter sa jalousie ?

Des histoires d'amour qui se compliqueront au cours des prochaines aventures de votre héros préféré, le détective Robert Dumont, « Le Manchot ».

Cet ouvrage est le 436^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.